N° 4633 — 89e ANNÉE
— 19 DÉCEMBRE 1931 —

PRIX du NUMÉRO : 5 fr.
ÉTRANGER : Le prix de France majoré des frais de port.

L'ILLUSTRATION



Phot. Ortiz.

M. ALCALA ZAMORA
PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ESPAGNOLE

AVEC CE NUMÉRO " LA PETITE ILLUSTRATION " CONTENANT
LA TRAGÉDIE D'ALEXANDRE
PIÈCE EN ONZE TABLEAUX, par PAUL DEMASY

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS (9e)

Voir le tarif des abonnements au verso

Prix de ce numéro : **5 fr.**
(France et colonies françaises seulement.)

Téléphone : Trudaine 82-54, 4 lignes à la suite groupées sous ce numéro.

L'ILLUSTRATION

JOURNAL HEBDOMADAIRE UNIVERSEL

13, Rue Saint-Georges, PARIS

89e année. — N° 4633

19 Décembre 1931

Adresse Télégr. : *Illustration* - 22 Paris.

TARIF DES ABONNEMENTS

Tous les abonnements partent du 1er de chaque mois. — Les demandes de renouvellement doivent être accompagnées d'une bande. — Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande et de la somme de UN franc en timbres-poste.

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

Un an. . . . . 200 francs. — 6 mois. . . . . 103 francs. — 3 mois. . . . . 54 francs.

Règlement par mandats, chèques postaux (compte 2.101, Paris) ou chèques à l'ordre de L'Illustration.

ÉTRANGER :

I. — PAYS EXIGEANT DES JOURNAUX LE PLEIN TARIF D'AFFRANCHISSEMENT

(c'est-à-dire tous les pays non compris dans les tableaux qui suivent)

Un an. . . 430 francs français. — 6 mois. . . 225 francs français. — 3 mois. . . 120 francs français.

II. — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT DE 50 %

AFRIQUE DU SUD (Union) — ALBANIE — ALLEMAGNE — ARGENTINE — AUTRICHE — BRÉSIL — BULGARIE — CANADA — CANARIES — COLOMBIE — CONGO BELGE — CUBA ÉGYPTE — ESTHONIE — ÉTHIOPIE — FINLANDE — GRÈCE — GUYANE HOLLANDAISE — HOLLANDE — HONGRIE — LETTONIE — LIBERIA — LITHUANIE — MAROC ESPAGNOL MEXIQUE — PERSE — COLONIES PORTUGAISES — ROUMANIE — TCHÉCOSLOVAQUIE — TERRE-NEUVE — TURQUIE — U. R. S. S. — URUGUAY — VENEZUELA — YOUGOSLAVIE

Un an. . . . . 315 francs. — 6 mois. . . . . 165 francs. — 3 mois. . . . . 85 francs.

III. — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT SUPÉRIEURE A 50 %

CHILI — COSTA-RICA — RÉPUBLIQUE DOMINICAINE — EQUATEUR — GUATEMALA — HAÏTI — HONDURAS — NICARAGUA — PANAMA — PARAGUAY — SALVADOR

Un an. . . . . 280 francs. — 6 mois. . . . . 144 francs. — 3 mois. . . . . 75 francs.

Avis important. — *Tous les prix ci-dessus sont acceptés au cours du change dans la monnaie du pays du souscripteur ou toute autre monnaie étrangère pourvu qu'elle soit négociable.*

IV. — PAYS LIMITROPHES OU DANS LESQUELS *L'ILLUSTRATION* POSSÈDE UNE ORGANISATION SPÉCIALE

BELGIQUE : Un an, fr. b. 320.00; 6 mois, fr. b. 165.00; 3 mois, fr. b. 84.00.

ESPAGNE : Un an, pesetas 122.00; 6 mois, pes. 63.00; 3 mois, pes. 32.00.

ITALIE : Un an, lire 240.00; 6 mois, lire 124.00; 3 mois, lire, 63.00.

LUXEMBOURG : Un an, fr. b. 320.00; 6 mois, fr. b. 165.00; 3 mois, fr. b. 84.00.

PRINCIPAUTÉ DE MONACO : Un an, fr. 200.00; 6 mois, fr. 103.00; 3 mois, fr. 54.00.

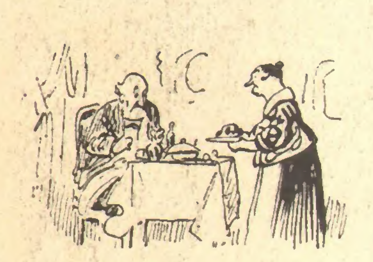
PORTUGAL : Un an, escudos 305.00; 6 mois, esc. 155.00; 3 mois, esc. 80.00.

POLOGNE : Un an, zlotys 112.00; 6 mois, zlot. 58.00; 3 mois, zlot. 29.50.
Possibilité de règlement par chèque postal polonais : P K O Varsovie Nr 14.390

SUISSE : Un an, fr. s. 60.50; 6 mois, fr. s. 31.25; 3 mois, fr. s. 16.00.
Possibilité de règlement par chèque postal suisse : compte IV B557, La Chaux-de-Fonds

LES CROQUIS DE LA SEMAINE, par Henriot.

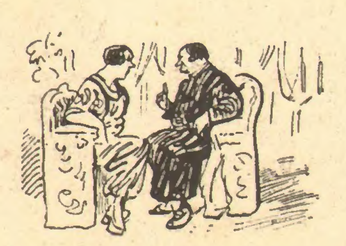
Voir la suite des " Croquis de la Semaine " page VI des Annonces.



— Ce que Monsieur est gourmand !
— Félicie, ma fille, apprenez qu'à un certain âge la bonne chère est un des derniers plaisirs qui nous restent...



— Alors, tu es d'avis que les femmes ne devraient plus travailler?
— Assurément, elles accaparent le travail des hommes ! ... Tiens, appelle-donc Mélanie pour qu'elle cire mes bottines...



— Ne dites pas de mal de votre belle-mère... elle ira au paradis tout droit...
— Ne croyez-vous pas que ce sera plutôt par des chemins détournés?



— Epatantes, vos oies ! Qu'est-ce que vous leur donnez à manger?
— Oh ! nous ne regardons pas à la dépense... c'est la même nourriture que pour nous.



— Ah ! monsieur ! j'ai tellement besoin d'argent !
— Faut-il que vous soyez orgueilleux pour vouloir ressembler à toutes les puissances de l'Europe !

A NOS LECTEURS

Notre Album de l'Exposition coloniale.

Nous avons annoncé la semaine dernière que nous avions dû prendre la décision de le réimprimer. C'est maintenant chose faite.

Comme nous l'avons dit, la nouvelle édition brochée, vendue 25 francs, contient 28 pages de plus que les précédentes. Sous la même couverture en couleurs que celles-ci elle comprend 154 pages au total et 358 reproductions de photographies, plans, dessins et aquarelles, exécutées pour la plupart en héliogravure et en couleurs. Elle réunit tout ce que *L'Illustration* a publié sur l'Exposition dans ses numéros spéciaux, mi-spéciaux ou courants des 23 mai, 27 juin, 25 juillet, 22 août et 28 novembre derniers, c'est-à-dire qu'elle reconstitue la physionomie entière de l'incomparable manifestation de Vincennes et forme le document le plus complet qui puisse perpétuer le caractère de cette grande date de l'histoire des races. Nos lecteurs désireux de se la procurer devront se hâter de la retenir chez leur libraire ou de nous la demander. L'abondance des ordres que nous recevons en ce moment nous fait prévoir que la limite du tirage pourrait ne pas tarder à être atteinte.

La même édition, on le sait, est aussi présentée sous la forme d'un magnifique volume relié en pleine peau de maroquin rouge, le plat frappé d'un écusson noir et or et d'un lacis de filets en or. L'ensemble, de goût exotique, est du plus séduisant cachet. Cet ouvrage, qui peut être considéré à l'époque où nous sommes comme un cadeau de nature à être vivement apprécié, est vendu 100 francs. A ce chiffre s'ajoutent les frais de port, en colis recommandé, fixés, pour la France et les colonies françaises, à 7 francs et à 17 francs pour l'étranger.

Broché ou relié notre Album de l'Exposition coloniale appartient à toutes les bibliothèques. Pour les privilégiés qui ont visité l'Exposition, il restera une source d'évocation d'agréables heures. A tous les autres, il procurera l'impression de n'être pas restés absolument étrangers à un événement qui laissera sa trace profonde dans l'esprit de plusieurs générations.

Un cadeau.

Vous êtes lecteur de *L'Illustration.* Vous avez vos bonnes raisons pour cela. Pourquoi ne penseriez-vous pas à assurer le plaisir hebdomadaire qu'elle vous donne à un parent, à un ami à qui vous souhaitez être agréable ?

Des livres d'étrennes.

Les grandes publications de *L'Illustration* vous offrent d'autre part un choix intéressant de livres d'étrennes ! Vous avez l'*Album de la guerre* qui réunit, en ses deux grands volumes, 1.340 pages et 2.641 gravures. Vous avez *la Peinture au Musée du Louvre* qui contient, en deux tomes, 1.081 reproductions et l'*Histoire du Louvre* qui groupe, en 130 pages, 138 illustrations. Quant à l'*Atlas colonial français*, il joint à son attachante documentation générale et à ses 58 imposantes cartes en couleurs 261 portraits, groupes, paysages exotiques, scènes indigènes saisis par la photographie et reproduits en héliogravure. Les *Mille et un Dessins d'Henriot*, enfin, constituent, en un pareil nombre de compositions, la plus amusante rétrospective imaginable des mœurs, gestes et coutumes, depuis un demi-siècle, du Français moyen.

Avec ce numéro, LA PETITE ILLUSTRATION contenant
LA TRAGÉDIE D'ALEXANDRE, pièce en onze tableaux, par M. Paul Demasy.

89e ANNÉE — N° 4633

L'ILLUSTRATION

19 DÉCEMBRE 1931

LOUIS BASCHET, Secrétaire général. RENÉ BASCHET, Directeur. GASTON SORBETS, Rédacteur en chef.



LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ESPAGNOLE ARRIVANT AU PALAIS DES CORTÈS LE 11 DÉCEMBRE POUR LA PRESTATION DE SERMENT

Mondiale Photo Presse. — *Voir l'article et les autres photographies page 535.*

A la veille de l'échéance du 1er janvier, la plus importante de l'année, nous insistons de nouveau très vivement auprès de ceux de nos lecteurs dont l'abonnement expire à cette date et qui ne l'ont pas encore renouvelé pour qu'ils veuillent bien nous adresser, dans le plus bref délai, leur souscription pour 1932 ; en se hâtant, ils nous permettront de fixer le chiffre du tirage des premiers numéros de janvier et ils seront assurés que leur service ne subira pas d'interruption.

L'année 1931 s'achève, durant laquelle, outre les chroniques de Raymond Poincaré, André Tardieu, Guglielmo Ferrero, etc., nous avons publié des mémoires inédits des grands chefs de la guerre, des études et des enquêtes sur la France, l'Espagne, la Russie, l'Allemagne, l'Indochine, des récits de voyages et d'explorations en Asie, en Afrique, aux régions polaires et des milliers de photographies de tout ordre venues de tous les points de la planète.

Nous donnions en même temps dans La Petite Illustration*: treize romans ou nouvelles; dix-sept pièces, dont les deux plus retentissants succès de ces récentes années :* Topaze *et* Marius. *Dans les mois qui vont suivre, nous continuerons de faire paraître les œuvres théâtrales qui s'imposeront devant le public ; une liste des premières pièces à paraître figurera au verso de la couverture du 26 décembre.*

Des romans d'une haute qualité littéraire alterneront avec les pièces. De notre éminent collaborateur Gaston Chérau, de l'Académie Goncourt, nous publierons prochainement :

l'Enfant du pays,

une satirique et pittoresque étude de psychologie électorale qui aura sa place tout indiquée en 1932, l'année aux élections multiples.

Le grand confrère de Gaston Chérau à l'Académie Goncourt, J.-H. Rosny aîné, nous donnera, lui aussi, une très belle œuvre :

un Voleur,

où la dramatique originalité d'un cas passionnel sert de thème à l'une des plus pénétrantes analyses de la conscience humaine.

Les sujets d'histoire que goûte aujourd'hui un immense public ne sauraient être oubliés. Avec de curieuses révélations documentaires, le sensible évocateur des Amants du Lac, *Albéric Cahuet, fera revivre tout le drame de la captivité impériale dans*

Sainte-Hélène, petite île.

Nous reviendrons aux études romanesques de la société moderne avec l'expressive et pathétique aventure de Mademoiselle de Boisdauphin *qui révélera au grand public le nom d'un nouvel auteur de talent, Roger Chauviré, et que suivront* la Valse aux enfers, *de Serge de Chessin,* Eté indien, *d'Yvon Lapaquellerie, et de grandes nouvelles de Marcelle Tinayre, d'Albert du Bois, de Maurice Renard, etc.*

Aux souvenirs historiques qui ont, en 1931, soulevé une si légitime curiosité, nous donnerons une suite. Nous nous sommes en effet assuré la primeur des principaux chapitres des

MÉMOIRES DE JOFFRE

le mémorial si attendu du vainqueur de la première Marne.

Mais L'Illustration *est avant tout un puissant organe d'investigation et d'information. Elle poursuivra ses vastes enquêtes. Et c'est ainsi que Ludovic Naudeau, dont l'*Etude sur la population de la France *et l'*Etude sur l'Espagne *ont fait sensation, va développer l'impartial exposé que lui suggère son voyage outre-Rhin qui a commencé de paraître sous le titre : « L'Allemagne et nous », et dont la suite se présentera sous celui de :*

En Allemagne, à la recherche de la paix

En même temps se poursuivra l'intéressante enquête de M. Raymond Lécuyer :

Regards sur les musées de province.

Enfin les pages d'art, les reproductions en couleurs pour lesquelles, de l'aveu des artistes les plus difficiles et des maîtres de l'impression, L'Illustration *a surpassé toutes les publications du monde, apporteront de plus en plus fréquemment à nos numéros l'appoint de leur richesse et de leur éclat.*

LA FIN D'UNE ERREUR MONÉTAIRE

LE FRANC, LA LIVRE ET LE DOLLAR DEVANT L'ÉTALON-OR

Ce n'est pas sans quelque surprise qu'on a appris le dépôt d'un projet de loi destiné à rembourser à la Banque de France les deux milliards et demi qu'elle se trouvait avoir perdus sur ses avoirs en livres. Certains se sont demandé si la couverture du franc n'en serait pas affectée ou, en tout cas, si la Banque avait géré avec circonspection son portefeuille. L'une et l'autre de ces appréhensions sont injustifiées.

Quand, en 1926, M. Poincaré revint au pouvoir et procéda aux mesures d'assainissement qui ramenèrent la confiance, les devises étrangères recommencèrent à affluer dans les caisses de notre institut d'émission. En contre-partie, celui-ci était autorisé à émettre des billets, ce qui facilitait les moyens de trésorerie. Mais bientôt le volume de ces devises fut tel qu'il constitua un véritable danger, car il mettait le franc à la merci d'autres monnaies. Ce fut la principale raison qui hâta la stabilisation. Quelque répugnance que M. Poincaré pût éprouver à amputer le franc des quatre cinquièmes de son ancienne parité, il préféra ne pas attendre des possibilités de revalorisation et revenir au seul régime des monnaies vraiment saines : celui de l'étalon-or (1). A partir de ce moment, la circulation fiduciaire n'a plus été couverte que par l'encaisse-or de la Banque et cette couverture est aujourd'hui de 60 % au lieu du minimum légal de 35. Quant aux stocks de devises achetées précédemment, la responsabilité de leur gestion fut laissée à la Banque, sans que sa liberté fût toutefois complète, car ses opérations restaient subordonnées aux directives gouvernementales. Peut-être, si elle avait joui d'une pleine indépendance, la Banque eût-elle cherché dès cette époque à convertir en or une partie des 140 millions de livres qu'elle détenait, mais, sur la demande du marché de Londres, elle fut invitée à n'en rien faire. De même, lorsque la solidité de la devise britannique commença à inspirer des inquiétudes, la Banque de France, contrairement à tous les autres instituts d'émission d'Europe, n'a pas liquidé ses livres. La preuve en est donnée par le mouvement de son portefeuille en devises qui, de fin juin à fin octobre 1931, s'est accru de 1.250 millions de francs (en calculant au pair dollars et livres). Cet exemple est significatif : il atteste l'effort sincère de la France pour ne pas aggraver les difficultés que la crise avait provoquées en Angleterre et aux Etats-Unis. Aussi n'y a-t-il rien de plus équitable que la décision du gouvernement français de compenser par une intervention du Trésor le préjudice que la dévaluation de la livre a causé à la Banque, puisque cette perte aurait été certainement évitée par elle, ou du moins très fortement atténuée, si des opportunités politiques et le souci de la solidarité internationale n'avaient limité sa liberté d'action.

Par contre, si le franc ne pouvait être mis en péril par la dépréciation de la livre, d'autres Etats européens, qui n'avaient pas, comme la France, assis leur stabilité monétaire sur le strict principe de l'étalon-or, ont vu ruiner, en quelques semaines, le système sur lequel reposait leur crédit. Ce système est celui du *gold exchange standard,* dont la faillite paraît aujourd'hui consommée, et c'est, dans l'évolution économique du monde, un fait considérable qui mérite d'être souligné.

LES MOUVEMENTS DE L'OR

Les événements financiers de ces derniers mois ont été accompagnés par des déplacements exceptionnels de l'or, que reflètent les variations enregistrées dans l'encaisse métallique de la plupart des banques centrales. Mais, dans ces mouvements du précieux métal, deux courants distincts peuvent être observés.

D'une part, on a assisté à une migration de capitaux indépendante de la volonté des instituts d'émission et dont les causes sont essentiellement d'ordre psychologique. Les capitaux inquiets fuient les pays où ils ne se sentent plus en sécurité pour gagner des ports de refuge, ou sont rapatriés par leurs détenteurs. C'est ce qui se passe toujours en période de crise. La conséquence a été de concentrer en quelques banques centrales la majeure partie du stock monétaire mondial. C'est ainsi que, de septembre 1930 à fin août 1931, c'est-à-dire avant la chute de la livre, l'encaisse-or de la Banque nationale suisse s'était accrue de près de 90 %, celle des Banques fédérales de réserve aux Etats-Unis et celle de la Banque de France, d'environ 20 %, celle de la Banque nationale néerlandaise, de 70 %, celle de la Banque nationale de Belgique, de 22 %. En l'occurrence, les banques en question ne sauraient encourir le reproche, qu'on leur a parfois adressé, d'une thésaurisation de l'or, et elles n'ont fait que subir passivement le jeu des lois de la confiance.

Mais, d'autre part, un autre courant s'est dessiné, qui provient d'une liquidation volontaire, par les instituts d'émission, de leurs avoirs en devises étrangères. Il ne s'agit plus ici de l'attraction de certains pays sur les capitaux flottants, mais d'une politique commune, inspirée d'ailleurs par les mêmes raisons de sécurité. C'est cette politique qui a amené la déchéance sans doute irrémédiable d'un régime qui n'avait jamais eu l'approbation de la France et dont les pays anglo-saxons sont surtout responsables : celui du *gold exchange standard,* ou étalon de change-or, opposé au *gold standard,* ou étalon-or.

LE « GOLD EXCHANGE STANDARD »

Au lendemain de la guerre, l'Europe s'était trouvée dans la situation monétaire la plus troublée depuis les guerres napoléoniennes. Presque toutes les monnaies s'étaient désolidarisées de l'or et subissaient des fluctuations chaotiques. Malgré certains économistes anglo-saxons qui proclamaient déjà la faillite de l'or, les principes traditionnels l'emportèrent et la première conférence financière internationale tenue à Bruxelles en 1920 reconnaissait unanimement comme « extrêmement désirable » que les pays qui s'étaient écartés du régime de l'étalon-or effectif y revinssent. Le même langage était tenu, deux ans plus tard, par la conférence économique mondiale de Gênes. Toutefois, sur le désir des représentants britanniques, qui redoutaient l'insuffisance possible de métal jaune, une résolution fut votée en faveur de l'établissement concurrent du *gold exchange standard* et du *gold standard.* La différence entre les deux systèmes est la suivante : tandis que, sous le régime du *gold standard,* la couverture de la circulation fiduciaire pour les monnaies stabilisées est assurée seulement par l'or, le *gold exchange* admet une couverture partie en métal, partie en devises convertibles en or.

Ces devises saines ayant la même valeur que l'or étaient à l'époque, au premier chef, le dollar et la livre. Elles constituaient dans le monde comme des monnaies aristocratiques, seules en relations directes avec l'or et dominant la plèbe des devises de seconde classe. Il était donc naturel que la finance anglo-saxonne prônât une solution flatteuse pour son amour-propre national et à laquelle, de son côté, la Société des Nations se rallia avec empressement en raison de son caractère facile et expéditif.

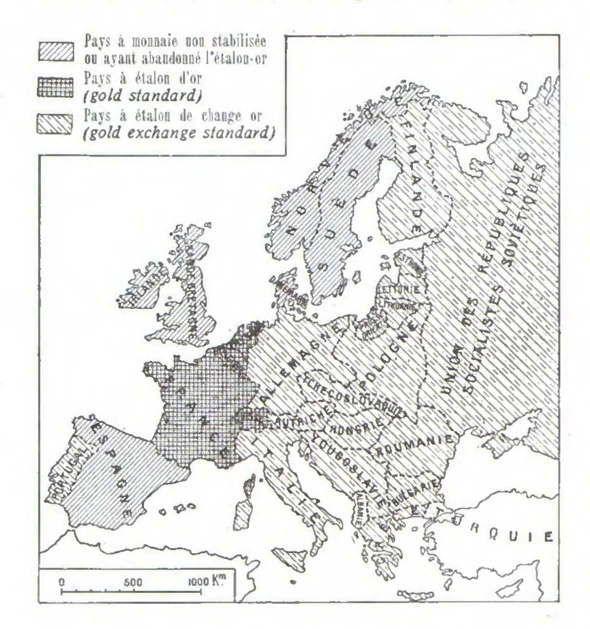
C'est alors que commencèrent ces stabilisations en série qui, de 1923 à 1931, rétablirent le prestige d'un grand nombre de monnaies avilies. Alors que la France, optant délibérément pour le *gold standard,* allait constituer avec l'Angleterre, les pays scandinaves, la Suisse et la Hollande le groupe européen des monnaies basées sur l'étalon-or, seize Etats d'Europe établirent leur couverture sur le *gold exchange standard.* Ce sont, par ordre alphabétique : l'Allemagne, l'Autriche, la Belgique, la Bulgarie, la ville libre de Dantzig, l'Esthonie, la Fin-

(1) Il ne faut pas confondre le franc-or, qui n'est qu'une monnaie de compte, et le franc à étalon d'or. Notre franc stabilisé, bien qu'il ne représente plus que 20 centimes-or, n'en est pas moins une monnaie à étalon d'or, puisque les billets de la Banque de France sont convertibles en or sur la base de 20 centimes par franc.

lande, la Grèce, la Hongrie, l'Italie, la Lettonie, la Pologne, le Portugal, la Roumanie, la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie. Les règles de couverture varient. Certains pays, comme l'Italie, n'ont pas spécifié une proportion légale entre l'encaisse-or et l'encaisse en devises-or. Le cas le plus fréquent est celui de l'Allemagne, de la Belgique ou de la Pologne, où la couverture en devises est fixée à 25 % de la couverture-or. Peu importe, d'ailleurs, les modalités du système : ce qu'il faut retenir, c'est le danger extrême qu'il comporte, puisqu'il met la monnaie garantie à la merci d'un retrait de confiance dans les devises sur lesquelles elle fondait son appui.

LA PANIQUE DES DEVISES

L'apogée du *gold exchange standard* se place vers la fin de l'année 1928. Dès 1929 un mouvement de décadence s'est dessiné et son accélération a été marquée depuis un an. De 1928 à 1930, le total des devises étrangères formant le portefeuille des banques d'émission européennes a diminué de 355 millions de dollars, ou 14,3 % ; d'octobre 1930 à octobre 1931, la diminution a été de 539 millions de dollars, soit 25,4 %. Au total, en un peu moins de trois ans, la diminution a atteint 895 millions de dollars, soit 36,6 % par rapport à la situation à la fin de 1928. Elle se chiffre ainsi, par pays, en millions de dollars : Italie, 182,5 ; Belgique, 78,6 ; Autriche, 72,7 ; Pologne, 56,6 ; Hollande, 52,7 ; Suède, 51,5 ; Roumanie, 48,1 ; Grèce, 40,2 ; Suisse, 38,1 ; Tchécoslovaquie, 31,0 ; Danemark, 19,1; Finlande, 17,1 ; Bulgarie, 15,4 ; Allemagne, 11,6 ; Lettonie, 9,3 ; Hongrie, 6,6 ; ville libre de Dantzig, 4,1 ; Esthonie, 2,4 ; Lithuanie, 0,1. On peut mettre à part la Russie dont les conditions d'existence monétaire sont assez spéciales, mais qui a néanmoins réduit, elle aussi, ses devises de 18,1 millions de dollars. Quant à la France, bien que son portefeuille en devises ne garantisse pour elle, en aucune manière, sa circulation, il est descendu, lui aussi, de la fin de 1928 à la fin octobre 1931, de 1.279,5 millions de dollars à 1.083,0, soit une diminution de 196,5 millions. C'est la régression la plus importante, mais c'est aussi la Banque de France qui possédait le portefeuille en devises le plus élevé. On pourra juger combien sa politique a eu souci de ménager le crédit de la livre et du dollar en la comparant à celle de l'Italie qui, en trois ans, s'est débarrassée de plus de 182 millions de dollars en devises-or — presque autant que nous — alors que son encaisse n'était, en fin décembre 1928, que de 316,5 millions. Mais l'attitude la plus catégorique a été prise par la Belgique, qui a purement et simplement rayé de son bilan le poste des devises étrangères de couverture.



Carte monétaire des pays d'Europe après l'abandon de l'étalon-or par l'Angleterre.

Comme on pouvait s'y attendre, c'est depuis la fin juin 1931, c'est-à-dire depuis l'ouverture de la grande crise qui dure encore, que cette aliénation du portefeuille en devises s'est accélérée à un rythme catastrophique. En comparant le bilan des banques centrales des principaux pays européens en fin juin 1931 et en fin octobre, on constate — comme il a déjà été dit — que la France seule, pour venir en aide à la livre et au dollar menacés, a acheté des devises étrangères. En ces quatre mois, son portefeuille est en effet passé de 1.033 millions de dollars à 1.083 (soit une augmentation de 50 millions) sans toutefois revenir au niveau de 1928, qui était de 1.279,5 millions de dollars. Mais, partout ailleurs, on s'est empressé de jeter sur le marché, pour les convertir en or, les devises jadis si appréciées et soudain devenues suspectes. La Belgique, lorsqu'elle s'est ralliée à l'étalon-or unique, en a liquidé 124,8 millions de dollars ; l'Italie, 74,4 ; la Suisse, 61,3 ; la Suède, 58,4 ; la Hollande, 56,1 ; l'Autriche, 46,8 ; l'Allemagne, 46,1 ; la Tchécoslovaquie, 23,5 ; la Pologne, 15,7. Au total, le portefeuille en devises étrangères de vingt-quatre pays d'Europe, qui s'élevait en fin juin dernier à 2.014 millions de dollars, n'était plus, en fin octobre, que de 1.582 millions. En ces quatre mois, l'Europe continentale avait liquidé pour 432 millions de dollars, en dollars ou en livres, soit, au pair, pour 10 milliards 800 millions de francs. Le pourcentage de couverture en devises-or, dans les pays régis par le *gold exchange standard*, n'est plus aujourd'hui que de 12,5 au lieu de 30,6 en 1928.

UN BOULEVERSEMENT DE L'ÉQUILIBRE ÉCONOMIQUE

On conçoit aisément le trouble qu'un pareil bouleversement des conceptions financières a pu apporter aux devises qui en ont été l'objet. Il a été l'une des causes qui ont obligé l'Angleterre à renoncer à l'étalon-or et il a ébranlé le dollar lui-même. En effet, les devises échangées l'ont été contre de l'or, exporté par l'Angleterre et les Etats-Unis d'abord et — depuis le 21 septembre dernier — par les Etats-Unis seuls. L'encaisse-or des banques d'émission européennes, qui était, en fin décembre 1928, de 4.275,1 millions de dollars, est passée, en fin octobre 1931, à 5.999,8 millions, soit une augmentation de 1.724,7 millions. La moyenne mensuelle de cette augmentation ressort à 36,5 millions de dollars pour la période qui s'étend de la fin de 1928 au 31 août 1931 ; mais en septembre et octobre 1931, elle s'est inscrite brusquement à 280 millions de dollars. Les Banques fédérales de réserve des Etats-Unis ont dû, de ce fait, décaisser pour quelque 600 millions de dollars d'or, ou 15 milliards de francs, qui ont été soit expédiés en Europe, soit consignés au compte des banques européennes (or *earmarked*).

Il a donc suffi, en somme, de deux accidents, à la vérité exceptionnellement graves — l'immobilisation des crédits étrangers à court terme en Allemagne et l'abandon de l'étalon-or par l'Angleterre — pour ébranler de fond en comble un système monétaire laborieusement échafaudé et pour prononcer la condamnation du *gold exchange standard*. Ceux qui avaient conseillé ce système affirmaient qu'il réduirait la demande d'or monétaire et, par suite, préviendrait autant que possible les mouvements de l'or dans le monde. Ni l'un ni l'autre de ces buts n'ont été atteints. Devant les inconvénients du *gold exchange standard*, ses adeptes n'ont cessé de faire effort, même au temps de son rayonnement, pour se rapprocher du pur étalon-or. Dès qu'une crise plus grave s'est produite, les mouvements d'or se sont multipliés avec une brutalité bien supérieure à ceux que l'on cherchait à éviter. En moins de six semaines, plus de 900 millions de dollars d'or ont été déplacés. Plusieurs Etats ont été subitement appauvris, d'autres ont vu affluer le métal précieux, et cette redistribution précipitée a abouti à une répartition encore plus inégale de l'or monétaire.

Tel est le fruit de l'expérience hasardeuse qui a été tentée au lendemain de la guerre. Par un effet de la justice immanente, ce sont ceux qui l'avaient le plus chaleureusement préconisée qui en sont aujourd'hui les principales victimes.

ROBERT LAMBEL.



Miss Jane Adams.



Nicholas Murray Butler.

LE PRIX NOBEL DE LA PAIX

Le prix Nobel de la paix a été décerné, le 10 décembre, à deux Américains. La cérémonie traditionnelle s'est déroulée à Oslo, à l'Institut Nobel, en présence du roi Haquin et du prince héritier. L'un des deux lauréats, classés *ex æquo*, est M. Nicholas Murray Butler, président de l'université de Colombia et de la dotation Carnegie pour la paix internationale. Historien et juriste de réputation mondiale, il est membre étranger de notre Académie des sciences morales et politiques, où il succéda à lord Bryce. Ses initiatives généreuses pour le rapprochement des peuples ne se comptent pas et c'est de l'une d'elles sans doute qu'est née l'idée qui a abouti, plusieurs années plus tard, au pacte général de renonciation à la guerre connu sous le nom de pacte Briand-Kellogg. L'autre lauréat, qui est une lauréate, est miss Jane Adams. Née dans l'Etat de l'Illinois en 1860, elle a pris une large part au mouvement social de son pays. Elle est un écrivain et une conférencière réputée, et pendant la guerre elle fit une propagande active pour la fin des hostilités. En 1916 elle avait reçu la présidence de l'Association féminine pour la paix. C'est l'ensemble de cette activité qu'a consacré la haute récompense dont elle vient d'être l'objet. En l'absence des deux titulaires, le prix a été remis au ministre américain à Oslo.

UN GRAND PENSEUR QUI S'ÉTEINT

Le Dr Gustave Le Bon, qui vient de mourir, était une des figures les plus originales de ce temps. Né à Nogent-le-Rotrou le 7 mai 1841, il servit, en 1870, comme médecin-major sous les ordres du baron Larrey. Son premier ouvrage : *l'Homme et les Sociétés*, le classait parmi les grands sociologues et contenait déjà en germe toute l'œuvre psychologique qui allait suivre. Chargé de missions en Orient, Gustave Le Bon en rapporta *la Civilisation des Arabes, les Civilisations de l'Inde, les Premières Civilisations de l'Orient* et *les Monuments de l'Inde*. Puis il reprenait ses études sociologiques et paraissaient alors : *les Lois psychologiques de l'évolution des peuples, la Psychologie des foules* et *la Psychologie de l'éducation*.

L'Evolution de la matière marqua une nouvelle orientation dans les recherches du penseur. Elle fut suivie de *l'Evolution des forces*. A travers ces deux ouvrages, Gustave Le Bon émettait des idées toutes nouvelles et longtemps combattues sur la *destructibilité* de la matière et son énergie intra-atomique. Il revenait ensuite à ses études psychologiques avec *la Psychologie politique, les Opinions et les Croyances, la Révolution française* et *la Psychologie des révolutions*, etc.

Dès le début de la guerre, Gustave Le Bon se mit à rechercher les causes profondes du conflit



Gustave Le Bon sur son lit de mort.
Pastel de Levy Dhurmer pour la princesse Georges de Grèce.

et notait ses observations dans plusieurs ouvrages. Il avait créé et dirigé la « Bibliothèque de philosophie scientifique » où tant d'œuvres de haute valeur ont paru, en particulier celles d'Henri Poincaré.

Jusqu'à la fin, Gustave Le Bon conserva son étonnante vigueur intellectuelle ainsi qu'en témoigne sa dernière œuvre : *Bases scientifiques d'une nouvelle philosophie de l'histoire.*

Nous reproduisons le très beau pastel du penseur son lit de mort dû à Levy Dhurmer.

UN GRAND HOMME D'ÉTAT ITALIEN

M. Salandra, ancien président du Conseil italien, est mort à Rome, le 9 décembre, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Né à Troia, dans les Pouilles, il enseigna le droit à l'Université de Naples, puis à celle de Rome, avant d'être élu député en 1886. Plusieurs fois ministre depuis 1891, il avait, en mars 1914, succédé à M. Giolitti à la tête du gouvernement. Il eut aussitôt à réprimer des troubles sociaux dans l'Italie du Nord. Lorsque les hostilités éclatèrent, il se prononça avec force pour la neutralité, puis, en mai 1915, malgré les efforts du prince de Bulow envoyé à Rome comme ambassadeur extraordinaire, pour la dénonciation de la Triplice et l'entrée en guerre dans le camp des Alliés. Les revers subis par les Italiens dans le Trentin l'obligèrent à donner sa démission en 1916. Après l'armistice il combattit les ministères successifs qu'il accusait de faiblesse à l'égard des extrémistes et, entre temps, fut délégué de l'Italie à la conférence de la paix et à la Société des Nations. Il se montra d'abord favorable à l'avènement du fascisme, mais, après le discours de M. Mussolini du 3 janvier 1925, il tenta de former à la Chambre, avec MM. Orlandi et Giolitti, une opposition libérale qui bientôt dut disparaître. Néanmoins le Duce n'oublia jamais qu'il l'avait aidé à conquérir le pouvoir : il le nomma sénateur en 1928 et il a prononcé de lui un vibrant éloge funèbre.

POLITIQUE ET DIPLOMATIE

LES RÉPARATIONS ET LES DETTES

Tandis qu'à Bâle le comité spécial du plan Young continuait à examiner la capacité de paiement de l'Allemagne et qu'à Berlin la délégation des banquiers abordait l'étude des crédits à court terme prêtés au Reich, à Washington, le 72e Congrès, qui s'est ouvert le 7 décembre, était saisi de trois messages successifs du président Hoover. Celui-ci laissait entrevoir que le déficit budgétaire s'élèverait, à la fin de la prochaine année fiscale, au total assez effarant de 4.400 millions de dollars, qu'il faudra combler par des mesures héroïques. Parlant ensuite de la situation économique mondiale, le président a admis que de nouveaux arrangements seraient nécessaires avec les nations débitrices et préconisé la résurrection de l'ancienne commission des dettes. Le secrétaire d'Etat, M. Mellon, a précisé ce point de vue en déclarant que, par suite de la dévalorisation de la livre, la dette annuelle de l'Angleterre à l'égard des Etats-Unis se trouvait accrue de 15 millions de livres. Mais l'opinion publique, reflétée par le Congrès, a accueilli peu favorablement cette thèse pourtant équitable et modérée. D'ailleurs, le gouvernement lui-même, tout en envisageant la prolongation du moratoire pour un an, se refuse toujours à accepter le principe d'une annulation définitive réclamée par beaucoup de milieux financiers. En attendant, le premier moratoire Hoover n'avait pas encore été ratifié à la date du 15 décembre, mais les puissances européennes qui auraient dû, ce jour-là, verser aux Etats-Unis la moitié de leur annuité des dettes ont été autorisées à n'en rien faire.



Inspection des attachés militaires étrangers au Japon sur la voie ferrée près de Moukden.

L'ARRANGEMENT DU CONFLIT MANDCHOURIEN

Le Conseil de la Société des Nations a enfin réussi, le 10 décembre, après avoir siégé près de quatre semaines, à faire adopter à l'unanimité une « résolution » qui apaise provisoirement le conflit sino-japonais. Ce texte ne fait en somme que reprendre sous une autre forme la résolution précédente votée le 30 septembre. Le seul élément nouveau est l'envoi en Mandchourie d'une commission internationale composée de cinq membres, auprès de laquelle la Chine et le Japon auront le droit de se faire représenter. On pourrait donc s'étonner qu'il ait fallu si longtemps pour mettre sur pied cet accord, mais la difficulté a été précisément d'éliminer toutes les questions contestées : c'est ainsi que la résolution est muette sur la date où le retrait des troupes japonaises devra être effectué, sur la répression du banditisme en dehors de la zone du chemin de fer et sur la constitution d'une zone neutre dans la région de Tchin Tchéou. Malgré cela, des réserves verbales ont été encore formulées par les deux parties avant le vote final. D'autre part, le Conseil a également approuvé, à l'unanimité, une déclaration de son président, M. Briand, commentant la résolution elle-même et en dégageant l'esprit. La menace de guerre entre la Chine et le Japon se trouve provisoirement écartée, mais le litige n'est pas résolu. Il faut souhaiter que les négociations directes entre Tokio et Nankin y pourvoient. D'ailleurs, la Société des Nations continuera à suivre attentivement l'affaire dont elle s'occupera à nouveau à la prochaine réunion de son Conseil, le 25 janvier.

UNE CRISE MINISTÉRIELLE AU JAPON

Le cabinet japonais, présidé par M. Wakatsuki, a démissionné le 11 décembre à la suite d'un différend entre le président du Conseil et son ministre de l'Intérieur, M. Adatchi, sur l'opportunité de constituer un ministère d'union nationale et aussi à cause du mécontentement général provoqué par la crise économique. L'empereur a fait appel au chef du parti de l'opposition *seyiu kai,* M. Inukai, beau-père de l'ambassadeur japonais à Paris, dont le premier acte, en accédant au gouvernement, a été d'abandonner l'étalon-or. Comme le parti *minseito,* qui perd le pouvoir, conserve la majorité à la Diète, il va falloir procéder à la dissolution et à de nouvelles élections avant la rentrée parlementaire du 20 janvier. Le parti *seyiu kai,* de tendances conservatrices et impérialistes, a toujours préconisé une politique d'énergie à l'égard de la Chine, ce qui n'est pas sans importance dans les conjonctures présentes. — R. L.

LE MARÉCHAL FRANCHET D'ESPÈREY EN AMÉRIQUE LATINE

Le maréchal Franchet d'Espèrey vient de faire un séjour dans les trois républiques septentrionales de l'Amérique latine : le Panama, la Colombie et le Venezuela. Malgré le caractère privé de ce voyage, l'illustre soldat a été partout l'objet des réceptions les plus chaleureuses et l'on a multiplié pour lui les excursions dans les sites les plus pittoresques, les visites des champs de bataille historiques, les manifestations hippiques, les revues militaires, les banquets. En Colombie, particulièrement, où le maréchal fut accueilli par le président de la République, le Dr Olaya Nerrera, des fêtes brillantes furent données en son honneur. Une mission d'officiers supérieurs conduisit l'ancien chef des armées d'Orient sur le fameux champ de bataille de Boyaca où se décida, en 1819, l'indépendance définitive de la grande Colombie et où fut évoquée la mémoire du glorieux Bolivar.



Sur le champ de bataille de Boyaca, en Colombie : le maréchal Franchet d'Espèrey, accompagné du président de la République, passant les troupes en revue.

L'ÉLECTION DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ESPAGNOLE

Le 28 février dernier, *L'Illustration* publiait, en page de couverture, un portrait en pied de « S. M. Alphonse XIII, roi d'Espagne ». Aucune autre légende n'accompagnait cette gravure, mais les événements qui se déroulaient alors dans la péninsule ibérique étaient, par eux-mêmes, assez significatifs. Le ministère Berenguer, qui avait vainement tenté de « liquider » le régime de la dictature, venait de donner sa démission à la suite de son différend avec les principaux chefs des partis politiques, qui exigeaient que les prochaines Cortès fussent constituantes. Pour tenter de sauver son trône ébranlé, Alphonse XIII avait offert la présidence du Conseil à Sanchez Guerra qui, malgré son origine conservatrice, représentait alors une fraction avancée, et celui-ci n'avait pas hésité à aller proposer des portefeuilles aux républicains incarcérés sous l'inculpation de complot contre la sûreté de l'Etat. Le plus en vue de ces « conspirateurs » était M. Alcala Zamora. Convaincu que les jours de la monarchie étaient comptés, il refusa son concours. Un cabinet de concentration monarchique, présidé par l'amiral Aznar, fut constitué le 18 février. Le 12 avril suivant avaient lieu les élections municipales qui furent un éclatant plébiscite en faveur de la république. Le surlendemain, Alphonse XIII quittait l'Espagne, cédant la place à un gouvernement provisoire républicain, dont M. Alcala Zamora prenait la tête.

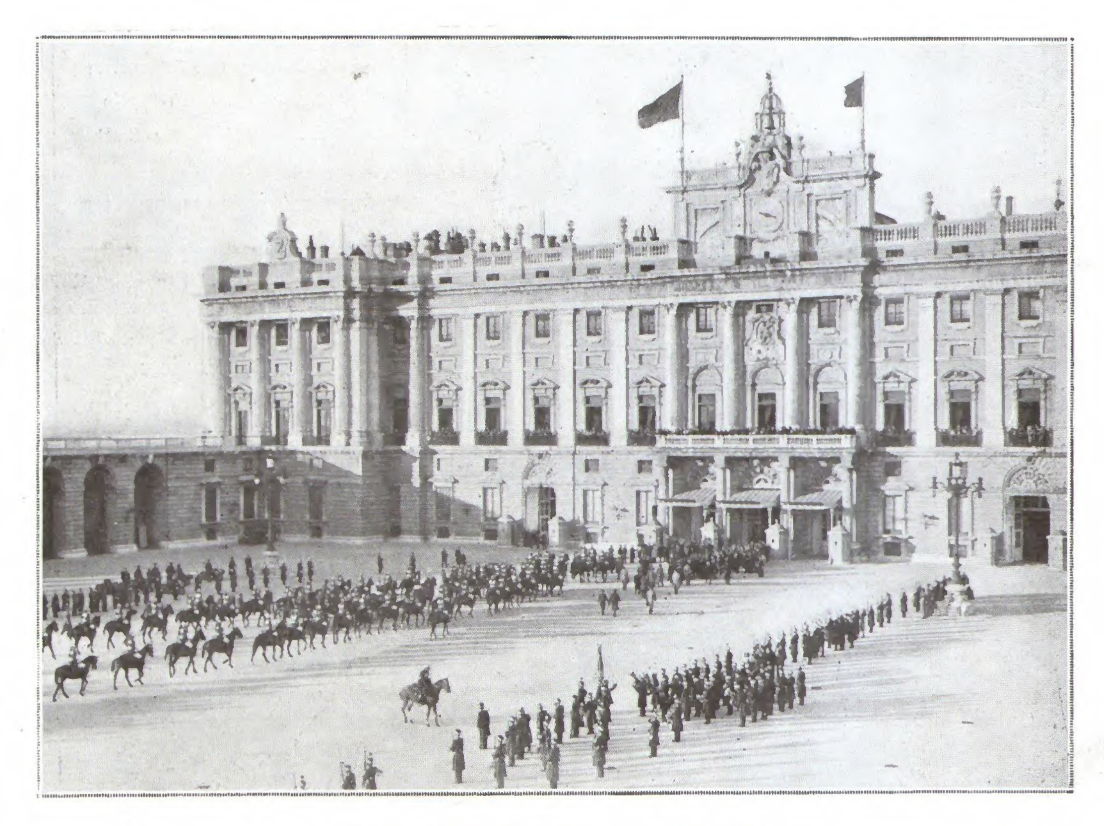
C'est le même homme qui vient, le 10 décembre, d'être élu pour six ans président de la République espagnole. Sur notre couverture son portrait a remplacé celui d'Alphonse XIII, mais plus expressivement encore cette image peut être rapprochée de celle que nous donnions dans notre numéro du 25 avril dernier, où l'on voyait M. Zamora derrière les épais barreaux de la prison modèle de Madrid. On se souvient que, le 14 octobre, il avait démissionné pour ne pas couvrir une mesure qu'il réprouvait. Catholique fervent, il avait essayé, sans y réussir, d'empêcher le vote de l'article 24 de la constitution relatif à la question religieuse.

Les Cortès n'ont pas tenu rigueur à M. Zamora



M. et Mme Alcala Zamora et leurs enfants.

de cette manifestation, puisqu'elles l'ont élu à la présidence de la république sans concurrent et à la majorité considérable de 362 voix sur 410 votants. Il ne faudra pas moins de tout l'ascendant personnel du nouveau président pour jouer le rôle d'arbitre entre les partis antagonistes que travaillent les ferments de la démagogie. Les acclamations populaires qui ont accompagné sa prestation de serment et sa prise de pouvoir ne sauraient en effet dissimuler les difficultés d'une situation où la crise financière, qui se traduit par un déficit budgétaire de plus de 1 milliard de pesetas, se complique d'une crise économique, d'une crise politique, dont l'agitation fédéraliste et séparatiste est un des plus inquiétants éléments, et d'une lutte religieuse. Le cabinet présidé jusqu'ici par M. Azana a, selon la règle constitutionnelle, immédiatement remis sa démission, mais le président a maintenu à M. Azana sa confiance. Sous le nom d'alliance démocratique, M. Azana avait déjà réussi à former une coalition d'union nationale entre les républicains et les socialistes. C'est sur cette formule qu'il s'efforce d'établir son nouveau gouvernement.



Le cortège présidentiel arrivant à l'ancien palais royal.

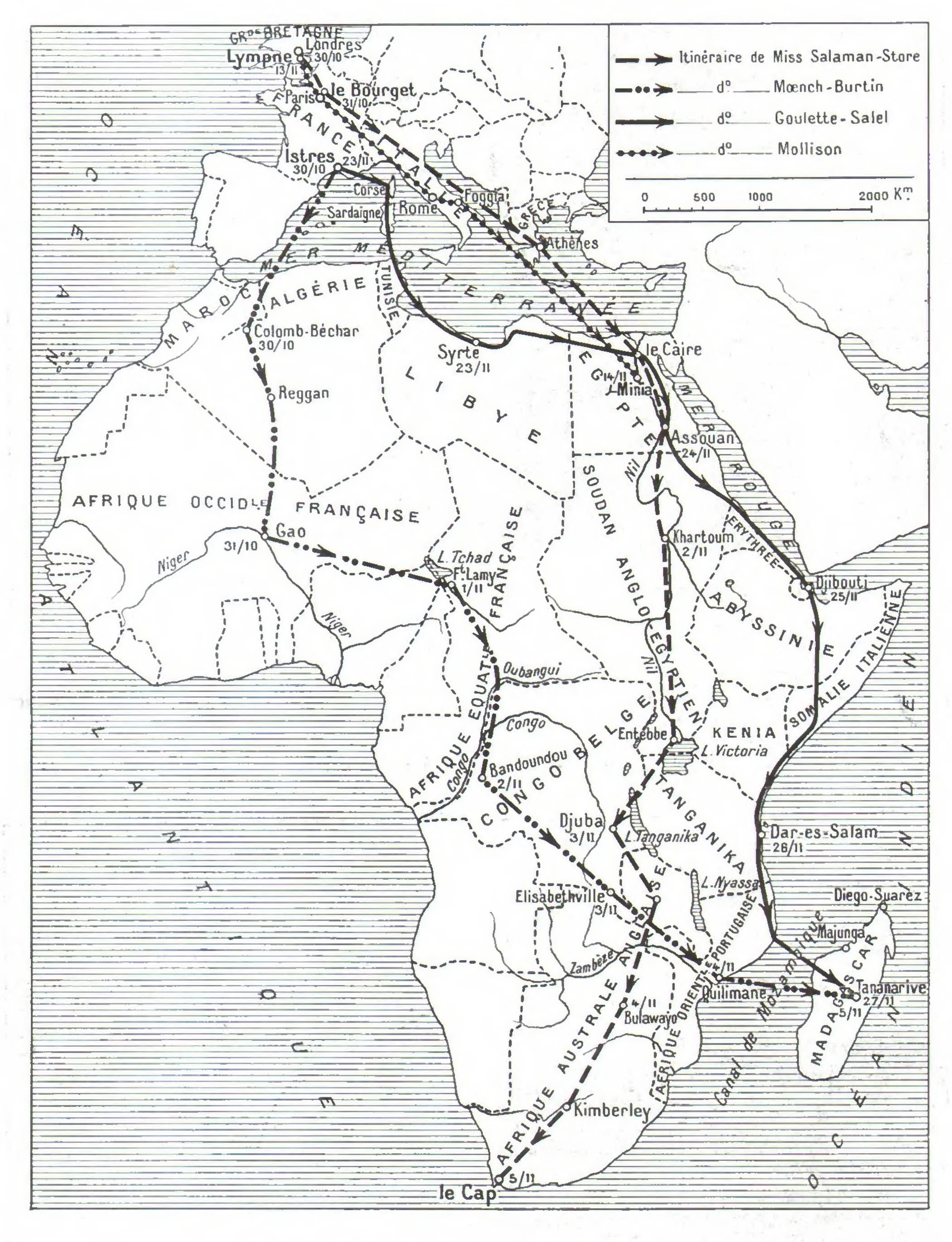


La foule sur le parcours.



La prestation de serment à la Chambre des députés.

LA PREMIÈRE JOURNÉE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ESPAGNOLE



Les plus récents des grands raids transafricains.

LES TRAVERSÉES AÉRIENNES DE L'AFRIQUE

QUEL EST LE SENS DES VOYAGES-RECORDS ?

L'actualité, depuis deux mois bientôt, voudrait que *L'Illustration* consacre, dans chacun de ses numéros, quelque place à un voyage aérien par lequel un record a été battu : record Angleterre-Australie, record Londres-Le Cap, record France-Madagascar. Mais rien n'est plus monotone que ces énumérations de dates et d'étapes, et rien n'est plus trompeur que ces résultats si brillants d'apparence, courageusement et dangereusement acquis. On s'incline ici devant le « cran » des équipages ; on reconnaît la valeur des matériels ; on voudrait seulement prévenir les conclusions abusives qu'on peut tirer de ces performances.

Notre carte inscrit et résume les principaux des voyages rapides qui ont précipité leurs étapes à travers l'Afrique. Du 30 octobre au 5 novembre, Mœnch et Burtin, à bord du même Farman-190, tiré par le même moteur « Titan » de 240 CV qu'ils avaient piloté jusqu'au Japon, ont joint Istres à Tananarive en 6 jours 9 heures. Du 31 octobre (exactement, du 30 à 11 heures du soir) au 5 novembre aussi, en 5 jours 7 heures, miss Salaman et Store, tous deux pilotes, ont été de Londres au Cap à bord d'un « Puss-Moth » à moteur « Gipsy III » de 120 CV. Du 23 au 27 novembre, en 4 jours 7 heures, Goulette et Salel, équipage d'un Farman-194 à moteur Lorraine « Algol » 300 CV, sont allés d'Istres à Tananarive ; du 2 décembre au 7, en 5 jours 11 heures, ils sont revenus de Madagascar à Paris.

Ainsi *une absence de deux semaines a permis à Goulette et Salel de passer cinq jours à Madagascar*. Un tel résultat symboliserait aisément, aux yeux du public, ce que permet dès à présent l'avion, instrument des liaisons rapides au long cours ; mais il faut examiner de plus près.

Ces performances sont très inférieures aux actuelles possibilités *techniques* de l'aviation ; faute de routes aériennes et de relais, elles anticipent cependant beaucoup sur les possibilités *pratiques* offertes par la navigation aérienne.



Goulette et Salel à leur arrivée au Bourget.

Le second point est le plus clair. Un voyage comme celui de Store et de miss Salaman a suivi l'itinéraire de la ligne d'empire Londres-Le Cap au long de laquelle, à partir du Caire, d'assez nombreux terrains sont aménagés. Mais la liaison n'a été possible en cinq jours qu'à condition de prolonger ou de commencer les vols, à plusieurs reprises, dans la nuit, sans le secours d'aucun balisage lumineux. Il en a résulté, avant Broken Hill, un atterrissage nocturne en pleine brousse, au cours duquel le remarquable pilote qu'est Store a accroché un arbre et endommagé son empennage: le voyage eût pu finir là et s'achever par une catastrophe.

Burtin a dit, lui aussi, à la presse tout le scabreux d'un atterrissage de nuit à Fort-Lamy, sur le terrain qu'on n'avait pu éclairer à temps, l'avion ayant devancé le télégramme qui annonçait sa venue. L'équipage découvrit, en descendant, qu'il s'était arrêté sur le bord invisible d'un étang et qu'il avait frôlé des câbles électriques.

Enfin Mollison, le titulaire — avec 8 jours — du « record » Australie-Londres, qui avait quitté Lympne le 13 novembre pour tenter de battre le temps de Store, fut contraint à un atterrissage nocturne, dans la nuit du 14 au 15, à 240 kilomètres au sud du Caire : l'avion fut brisé, le pilote eut la chance de s'en tirer avec des contusions.

Qu'on imagine aussi l'effort physique que représentent de tels voyages. Les avions employés étant de type courant, souvent semblables entre eux, surchargés de réservoirs supplémentaires, il ne s'agit plus de records de vitesse, mais de *records d'endurance humaine* : en bref, il s'agit de dormir le moins possible. Store et miss Salaman ont battu de 28 heures, sur Londres-Le Cap, le « temps »



Burtin et Mœnch au départ.
Phot. Michaud.

du regretté Kidston ; mais alors que celui-ci, sur 155 heures de voyage, avait tenu l'air 56 heures et était resté 99 heures au sol, l'équipe mixte du « Puss-Moth » vola 64 heures sur 127 ; c'est ainsi qu'avec un avion de 120 CV, dont la vitesse moyenne fut de 176 km.-h. (ce qui est admirable), ils purent gagner plus d'un jour sur le Lockheed à moteur de 450 CV de Kidston qui fit, lui, sur la route, une vitesse de vol de 202 km.-h.

Quand des raids de ce genre, de plus en plus « tendus », arrivent à imposer une étape quotidienne moyenne de 2.130 kilomètres (Store-Salaman), et même de 2.550 kilomètres (Goulette-Salel), on peut penser que les limites *utiles* de la résistance humaine sont déjà dépassées. De fait, Store et miss Salaman étaient épuisés en arrivant au Cap ; Goulette, responsable de la navigation, s'alita trois jours à Madagascar. Il peut y avoir plus grave : le 4 octobre dernier, le grand aviateur australien Kingsford Smith, tentant de « reprendre » à Mollison le record Australie-Angleterre, s'évanouit dans son avion, sur l'aérodrome d'Athènes, au moment de prendre le départ ! Enfin la presse a publié que Mollison, pour son voyage interrompu Londres-Le Cap, n'avait prévu que 15 heures de sommeil ; et il nous fut dit à nous-même, en Angleterre, sur le terrain où on préparait son avion, qu'il espérait — faisant encore l'économie de ce « temps perdu » — aller de Londres au Cap sans dormir.

Il s'agit donc ici d'exploits sportifs, et l'on ne peut prétendre juger à leur lumière les progrès de

l'aviation. Celle-ci, du point de vue technique, est d'ailleurs *plus avancée* déjà que ces voyages ne le montrent. Il existe deux ou trois avions qui, sans escale, pourraient aller de Paris à Tananarive en moins de trois jours, peut-être en 60 heures ; un bolide comme celui que Hawks a promené l'été dernier à travers l'Europe pourrait faire la même route en moins de deux jours, ravitaillements compris. On voit le problème qui se pose : c'est celui de la route. Mais si, techniquement, on sait établir de telles « aérostrades », *il reste à considérer leur coût et l'intérêt économique vrai des liaisons qu'elles permettent.* Enfin, le problème n'est jamais d'aller le plus vite possible, mais — s'il y a du fret sur un itinéraire — d'y gagner le temps qu'il faut pour concurrencer heureusement les moyens de transport préétablis. Il est donc clair que le problème « France-Madagascar en trois jours » n'est pas le plus urgent : lorsqu'un service régulier s'établira, il aura des débuts et des prétentions bien plus modestes.


Miss Salaman, Store et l'avion « Bonne-Espérance ».

Quel est, en définitive, l'intérêt des voyages-records ? C'est un intérêt, parfaitement légitime, de publicité. Publicité pour l'aviation en général (mais nous avons vu qu'elle se fait sous la menace permanente d'une contre-publicité plus grave et de deuils inutiles), surtout publicité de marques. A ce titre, il est particulièrement indiqué de démontrer par un raid-record la valeur d'un matériel vraiment nouveau. C'est une démonstration de cette sorte qu'a réussie, du 31 octobre au 9 novembre, le pilote britannique Butler. A bord d'un avion Comper-Swift à moteur Pobjoy, il est allé de Lympne à Port Darwin en 9 jours 2 heures 29 minutes, battant d'*un peu moins de deux heures* le temps-record d'Angleterre en Australie. Le « gain » est insignifiant ; ce qui l'est moins, c'est qu'un avion pesant 290 kilos à vide et 525 kilos en charge, tiré par un moteur de 75 CV, ait réussi à couvrir 16.800 kilomètres par étapes quotidiennes moyennes de 1.850 kilomètres. Ici, en faveur de la nouveauté de la démonstration technique, on accepte avec moins de réserves l'effort et le risque humains qui l'ont permise.

Bert Hinkler, qu'on aperçoit dans la petite cabine sous les ailes, vient de poser sur l'aéroport du Bourget son avion transatlantique de 120 CV.

On ne peut pas trouver la même justification à l'un des plus grands et des plus beaux exploits sportifs qui aient été accomplis en aviation : la récente traversée de l'Atlantique-Sud de Pernambouc à Bathurst, par Bert Hinkler. Cette traversée est la seconde qui fut tentée d'Amérique vers l'Afrique, c'est-à-dire *contre* les vents régnants. La première tentative fut celle de Mermoz, Dabry et Gimié, en juillet 1930, à bord d'un hydravion à flotteurs, fort de 650 CV, et elle échoua ; celle d'Hinkler réussit, et il la mena à bien à l'aide d'un petit « Puss-Moth » de tourisme, tiré par un moteur de 120 CV ! Nous ignorons quelle était la contenance exacte des réservoirs; on a seulement dit qu'ils permettaient 25 heures de vol par vent nul. Or, Hinkler, parti de Natal le 26 novembre, à 11 h. 55, réussit à couvrir en 23 heures les 3.200 kilomètres, comptés en ligne droite, qui le séparaient de la côte africaine et il fut, pendant plus de six heures, pris dans un violent orage.

Le « grand petit homme » — comme sa taille modeste et son exceptionnelle valeur professionnelle le font appeler en Angleterre — avait préludé à ce coup d'audace par d'autres exploits. Il venait de New York, d'où il partit pour gagner la Jamaïque ; son équipement de feux de bord n'étant pas réglementaire, Hinkler — pour éviter toute difficulté avec les gardiens de la loi aéronautique — fit route en ligne droite, c'est-à-dire en pleine mer, et, passant sur Cuba, couvrit d'une traite les quelque 2.500 kilomètres de l'étape ! Il fit de même pour les 1.000 kilomètres de mer qui séparent Kingston de Maracaïbo. Remarquable mécanicien autant que navigateur et pilote hors de pair, Hinkler avait le droit d'avoir confiance en un bon moteur qu'il avait réglé lui-même ; il a réussi là — à la manière de Lindbergh — un exploit mémorable. Mais c'est dans une très sérieuse publication britannique d'aviation qu'on a pu lire à ce propos : « Nous regrettons qu'Hinkler se soit lui-même rabaissé à la classe des aviateurs transatlantiques. » Cela veut dire, essentiellement, qu'il y a un temps pour chaque chose et que le temps des folies — fussent-elles héroïques — devrait être passé pour l'aviation ; à plus forte raison pour les plus grands de ses pilotes. Ce que l'on attend de ceux-ci, en effet, c'est une permanente contribution au progrès technique. C'est sur les aérodromes, en liaison avec les constructeurs et les ingénieurs des bureaux d'étude, que les plus grands, les plus modestes et parfois les plus inconnus des pilotes aident de toutes leurs forces à préparer l'aviation de demain. Aucun de ces hommes ne sera vraiment grandi, si ce n'est aux yeux de la foule, par un raid ou une traversée où il aura pris des risques inutiles.

Henri Bouché.

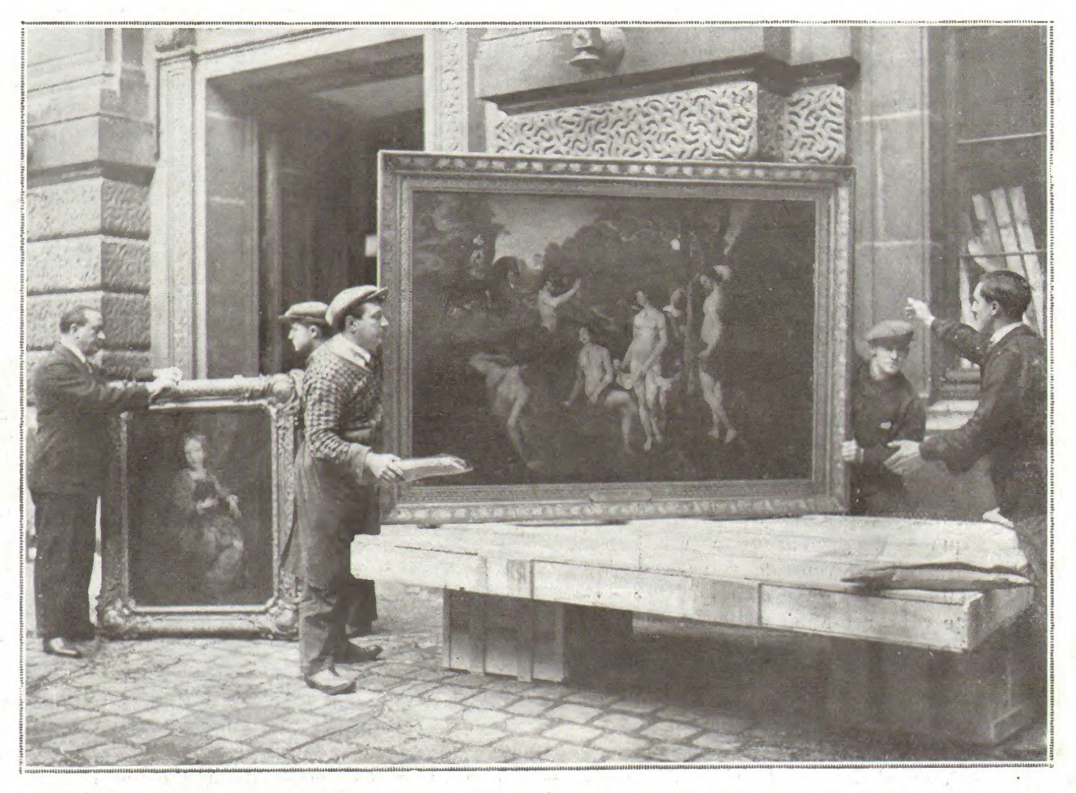




Un avion long-courrier de 75 CV : le monoplace à bord duquel le pilote Butler a été, en 9 jours, d'Angleterre en Australie.
A gauche, à l'escale de Calcutta, l'aviateur, qui ne s'accordera malgré son besoin de sommeil que deux heures d'arrêt, recherche, dans le petit coffre à bagages, ouvert, qui forme le carénage supérieur du fuselage, le matériel nécessaire à une réparation de fortune.



Mise en caisse des musiciens de Reims.



Emballage du portrait de Philippe V, par Mignard (musée de Versailles), et de la *Diane au bain* de l'école de Fontainebleau (musée de Rouen).

ŒUVRES D'ART EN VOYAGE

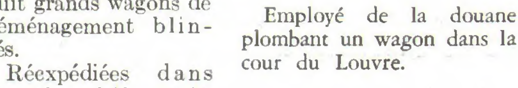
La *Royal Academy* de Londres, poursuivant le cycle de ses grandes expositions, réunira, à partir du 1er janvier 1932, un grand nombre de chefs-d'œuvre de l'art français ancien. Musées et collectionneurs du monde entier ont promis leur concours ; et déjà, en caisses plombées, d'inestimables trésors s'acheminent vers l'Angleterre, venant des Etats-Unis, d'Allemagne, d'Autriche. Mais c'est, bien entendu, en France que furent



Emballage de la Vierge de Mesland.

recrutés la majeure partie des objets : à l'exemple de Paris, de nombreuses villes de province, comprenant l'intérêt de ces manifestations à l'étranger, ont confié à l'administration des chemins de fer les pièces qui font la plus grande gloire de leurs musées. Nous n'osons point dire qu'elles l'aient fait sans trembler : bien que ces échanges internationaux soient devenus courants et que l'on ait eu la preuve que ces déplacements donnent une valeur nouvelle à nos chefs-d'œuvre en les faisant les messagers au delà de nos frontières de la pensée française, l'on ne peut imaginer sans une certaine angoisse les dangers que présentent de tels transports : il ne s'agit pas tant des risques d'accidents ou de tempête que des hasards de la voie de garage, du port d'embarquement ou du bureau de douane.

Cette légitime inquiétude vient d'ailleurs de ce que nous ignorons, en général, les immenses précautions prises par les organisateurs : quiconque aurait pu assister, ces jours-ci, au départ, dans la cour du Louvre, des premières caisses à destination de Londres eût immédiatement recouvré une entière confiance. Et pourtant il s'agissait d'incomparables merveilles, tels que le trésor de Conques, une tapisserie du quinzième siècle provenant de la cathédrale de Sens, des statues de Reims, des tableaux de Versailles, de Saint-Omer, de Villeneuve-lès-Avignon, d'Amiens, etc. Venus de province en caisses ces objets avaient été réemballés à Paris avec le soin que l'on imagine et groupés dans huit grands wagons de déménagement blindés.



Employé de la douane plombant un wagon dans la cour du Louvre.

Réexpédiées dans l'après-midi après avoir été plombées dans la cour du Louvre par un employé des douanes, ces immenses caisses furent conduites sur camion à la gare du Nord, sous l'escorte d'agents cyclistes armés ; le soir même, le rapide Paris-Dunkerque prenait en remorque deux wagons supplémentaires qui ne se distinguaient en rien des autres fourgons de la compagnie et qui arrivèrent dans la nuit au port d'embarquement. Le lendemain, moins de vingt-quatre heures après leur départ, les précieux colis étaient en sûreté dans les caves fortifiées de la *Royal Academy* où, là seulement, ils seraient ouverts. Comme on le voit nous sommes loin des interminables chevauchées en petite vitesse, et n'importe quel voyageur n'eût pas mis moins de temps à faire le voyage. Songeons cependant à ceux qui endossèrent la responsabilité d'un tel transport et qui, bien que ces chefs-d'œuvre aient été assurés pour la somme considérable de 250 millions, durent attendre avec une anxiété compréhensible le télégramme de bonne arrivée.



FAITS DE LA SEMAINE

— Les résultats du dernier recensement de la France effectué en mars dernier donnent les chiffres suivants : 41.834.923 personnes dont 2 millions 890.923 étrangers. Par rapport à 1926 le nombre des étrangers a augmenté de 395.281 et celui des Français de 695.745.

— Un nouveau service de radiologie — le plus moderne et le mieux installé de toute l'Europe — a été inauguré à l'hôpital Saint-Louis.

— L'architecte Paul Bigot a été élu membre de l'Académie des beaux-arts.

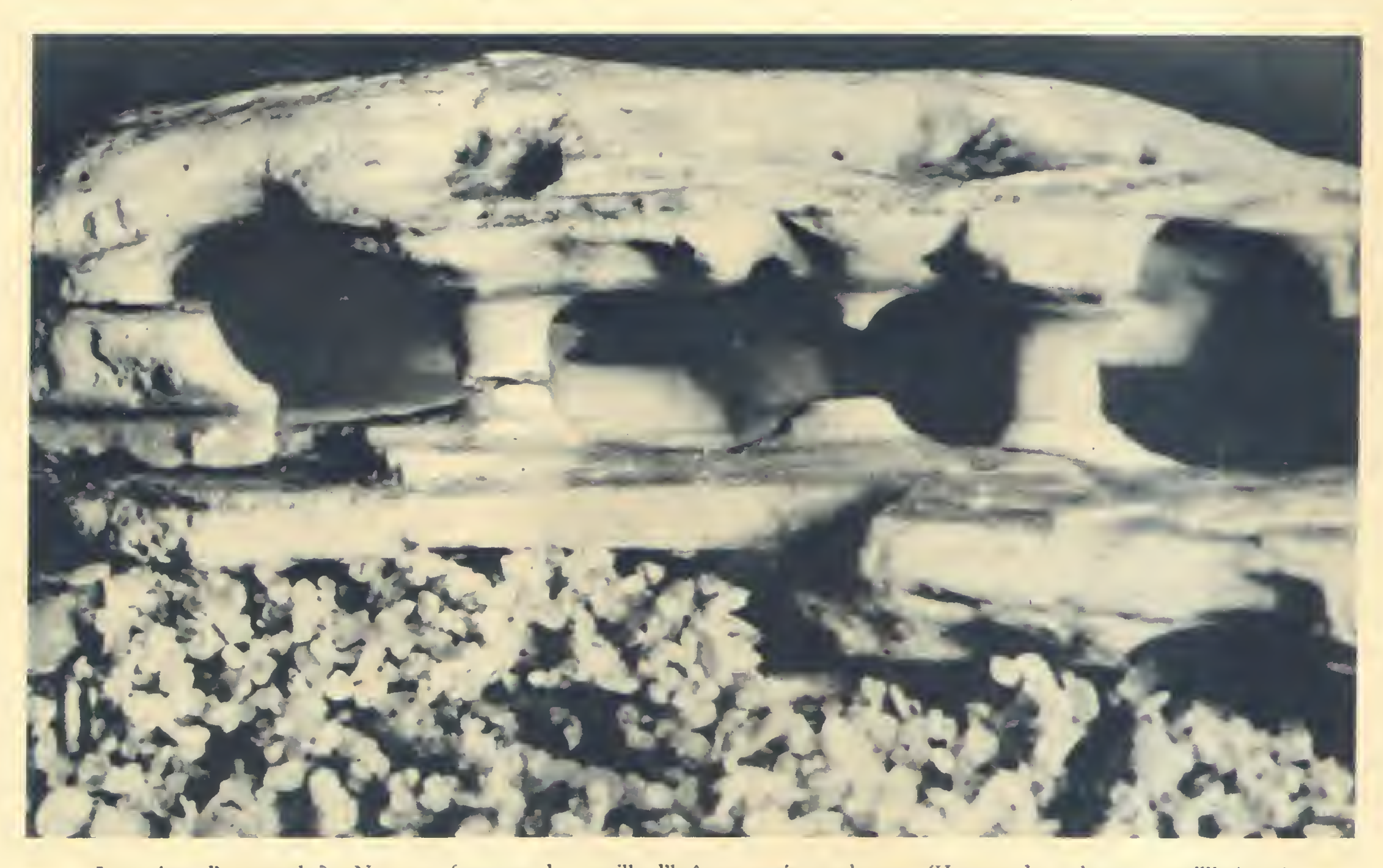
— Le prix Lasserre de littérature a été attribué à M. Jean Royère et le prix Lasserre de musique à M. Roger Ducasse.

— L'équipe de Paris de football a battu l'équipe de Berlin par 6 buts à 1.



Le départ pour la gare du Nord, sous la protection des agents cyclistes, d'un des wagons chargés des œuvres d'art françaises qui vont être exposées à Londres. — *Photographies Trampus.*

Des roches de la baie d'Along ?... Non : du gravier dans un jardin, après la pluie.



Les ruines d'un temple ?... Non : un fragment de coquille d'huître rongée par la mer. (Hauteur des colonnes, 2 millimètres.)

LES ÉTRANGETÉS D'UN MONDE LILLIPUTIEN RÉVÉLÉES PAR L'AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Clichés Lucien Rudaux.

Semblables aux grandes falaises calcaires modelées par les siècles, ces parois sculptées, de 4 à 5 centimètres, se façonnent sous nos yeux dans le sable raviné par la pluie et le vent.



Un fleuve torrentiel, avec tous ses méandres et toutes ses particularités, figuré, dans l'espace de quelques centimètres, par l'écoulement de l'eau sur le sable fin.

LE GRANDIOSE DANS L'INFINIMENT PETIT : SABLE ET GRAVIERS VUS AU MICROSCOPE

Clichés Lucien Rudaux.



La « Brèche de Roland » (100 mètres de haut) dans le cirque de Gavarnie ? Non : une gorge de 2 centimètres entre deux cailloux.

LES SITES GRANDIOSES D'UN MONDE LILLIPUTIEN

Si le ciel captive puissamment l'esprit humain par l'immensité des choses que la science astronomique révèle, la surface de la planète terrestre à laquelle nous sommes rivés jusqu'à nouvel ordre mérite aussi de retenir l'attention. Aussi bien, l'étude générale des phénomènes qui ont contribué et contribuent toujours au modelé du sol, à ses aspects variés n'est pas à séparer de celle des mondes célestes. Ces derniers nous sont inaccessibles directement ; tels que nous les apercevons, de trop loin, nous ne pouvons nous faire une idée des conditions de leurs surfaces qu'à l'aide de comparaisons fournies par la connaissance de ce qui se passe sur la terre.

Ici-bas seulement, il est possible de saisir sur le vif la nature des choses, le mécanisme des forces qui agissent sur leur constitution ou modifient les aspects par leur action continue. Ainsi se sont formés les sites majestueux ou étrangement pittoresques qui partout sollicitent et charment le regard.

Mais les spectacles de la nature n'existent pas uniquement à l'échelle grandiose où, pour la plupart, ils s'imposent à notre vue. Des paysages tout aussi beaux, au moins par leur caractère, se rencontrent en tous lieux et nous les ignorons totalement parce que nous négligeons de les regarder. Ces paysages, ces merveilles pourrait-on dire, nous marchons dessus tous les jours, car ils existent sous nos pieds !...

Prenons donc la peine — et c'est une minime fatigue — de nous baisser vers le sol et de le passer attentivement en revue. Et, nous adressant ainsi au très petit par opposition à l'immense, tout ce que nous découvrirons sera un sujet de captivante contemplation et de bien longues méditations. Les photographies reproduites ici l'attestent plus peut-être que de copieuses dissertations.

Par ces quelques exemples, on reconnaîtra aisément que point n'est besoin d'onéreux déplacements tout autour du globe. De telles explorations, c'est partout que nous les effectuerons, là où nous nous trouvons, sédentairement ou en villégiature, à la campagne, à la mer. Amenant au ras du sol l'œil armé d'une simple loupe, examinons attentivement les graviers d'un jardin, la terre des plates-bandes, le sable marin, par beau et par mauvais temps. Les paysages qui se découvrent ainsi sont non seulement infiniment variés, mais riches en enseignements. Le monde que nous apercevons ainsi est celui au milieu duquel évoluent les petits êtres que sont les insectes. Il deviendrait le nôtre si, par le pouvoir de quelque enchanteur, la taille humaine se trouvait réduite à celle d'un puceron par exemple. Essayons donc de nous en faire une idée.

A cette échelle, bien des paysages rappellent étonnamment ceux que nous avons pour habitude d'admirer. Du moins cette assertion s'applique-t-elle à certains caractères généraux, car les éléments en cause peuvent être nettement différents par leur nature même. Cependant, quels que soient ces éléments, nous saisissons sur le vif, grâce à leur façonnement, le jeu des forces qui travaillent inlassablement à modifier la surface terrestre et qui s'exercent pareillement, sans souci des dimensions. Espace et temps sont des notions appropriées à nos proportions et sensations courantes. L'usure des montagnes, les étranges érosions des falaises calcaires, pour ne citer que ces exemples, sont le résultat du travail inlassable des agents atmosphériques, surtout de l'eau qui, en s'écoulant, s'acharne sans trêve à sculpter le sol d'autant plus énergiquement qu'elle rencontre des points de moindre résistance. Les grands sites dont nous admirons tant les caractères se sont formés lentement — de notre point de vue — les millénaires, pour cela, s'ajoutant aux millénaires. Il en est de même du tracé capricieux des cours d'eau, avec les aspects pittoresques et caractéristiques de leurs berges, de leurs méandres, les dépôts d'alluvions qui encombrent leurs lits.

Toutes ces apparences qui, à part quelques événements brusques et localisés, semblent cependant immuables depuis des générations, nous nous les expliquons aisément en vertu des lois de la mécanique. Mais ces actions incessantes, nous ne les voyons pas agir d'une façon sensible pendant la durée trop courte de notre perception. Or, dans le domaine minuscule que nous explorons ici, nous sommes au contraire à même de constater la marche des phénomènes se succédant alors avec rapidité, et c'est par là que l'intérêt des spectacles se double d'un enseignement précieux. Au début d'une pluie d'orage, quelques instants suffisent pour que, sur le sable fin d'une route, les filets d'eau déterminent des fleuves en miniature dont l'écoulement reproduira exactement et à vue d'œil toutes les particularités de leurs majestueux semblables. Qu'il s'agisse de cours d'eau, de pentes qui s'éboulent ou se ravinent, les menus éléments meubles du sol sont donc susceptibles de faire saisir sur le vif comment s'exercent les actions dont le travail s'acharne constamment sur les accidents du sol et les façonne plus ou moins curieusement.

En fait, dans le monde réduit où nous nous promenons ici, les événements prennent figure de cataclysmes parce que nous les estimons alors presque instantanés. Comme si, devant nos yeux, une montagne changeait de forme en quelques instants ou comme si, dans un désert, nous assistions à la naissance subite du Rhône ou de la Loire !

Mais à ces événements naturels, ajoutons maintenant ceux que, par nos simples déplacements, nous provoquons, nous, de même que les animaux de taille normale. Car, gigantesques eu égard aux éléments considérés, nous broyons, nous aplatissons tout sans pitié à chacun de nos pas. Nulle catastrophe, dans notre propre domaine, ne peut être comparée à ce que détermine le passage du pied le plus mignon sur une allée sablée !

A côté de ces spectacles si suggestifs, si éducatifs, combien d'autres aussi sont susceptibles de retenir l'attention ! Ils ne procèdent en rien, par leur nature, de ceux qui nous environnent ou qui sont dus au génie humain. Ainsi, que notre lilliputien se trouve en présence d'un fragment de vieille coquille d'huître, rongée par les flots, sa structure lamellaire lui donnera l'illusion des ruines de quelque temple prodigieux... Dans ce domaine, très différent de celui des phénomènes naturels qui vient d'être envisagé et qui continue le nôtre sur une autre échelle, de curieux tableaux, d'étonnantes similitudes vont encore s'offrir à la contemplation. Un prochain article en donnera quelques exemples.

Lucien Rudaux.



Pyramide (analogue à celles qui dans certaines régions sont connues sous le nom de *Cheminées des Fées*) produite ici dans la terre meuble par le ravinement pluvial autour d'un petit caillou protecteur : elle mesure 5 millimètres de haut.



Type de rue dans un des quartiers ouvriers qui rayonnent maintenant autour des vieilles cités allemandes (ici Francfort-sur-Mein).

L'ALLEMAGNE ET NOUS

par Ludovic Naudeau

(Suite. — Voir le précédent numéro.)

A LA RECHERCHE DES CHOMEURS

Une formule s'imposait à nous quand nous décrivions ici même, en 1927, les nouvelles constructions viennoises, magnifiques et même excessivement magnifiques : « Après tout, la cage ne nourrit pas l'oiseau. » Et c'est vrai. Il m'importe peu, après tout, d'habiter un local superlativement hygiénique si je dois m'y dessécher, le ventre creux. Plus d'une fois peut-être maudirai-je les chefs de l'Etat si je m'imagine, à tort ou à raison, que leur politique de somptuosité constructrice a été l'une des causes de ma disette. Aussi, puisqu'on me dit partout que, des 250.000 habitants de Mannheim, 30.000 sont des chômeurs soumis, eux et leur famille, à de réelles privations, je décide de les observer ; je me mets à leur recherche et je ne les trouve pas.

Je ne les trouve pas à Mannheim et, par la suite, je ne les découvrirai nulle part bien qu'ils existent indubitablement et qu'ils soient assez à plaindre. Il en est ainsi dans toute l'Allemagne ; des négociants français arrivés à Cologne de Berlin et de Hambourg me disent, eux aussi, n'avoir constaté nulle part des signes flagrants de détresse. Les chômeurs allemands ne forment aucun cortège dans la rue; ils ne se rassemblent pas et je ne les ai jamais vus, de mes yeux, manifester en public leur mécontentement. Et puis, le prolétaire allemand, de longue date, a l'habitude d'être correctement vêtu, soigneux, discret en ses allures. Il vient chaque jour dans les édifices municipaux faire viser ses bons d'allocation avec la componction d'un petit fonctionnaire accomplissant une formalité administrative. Aucun étalage de misère n'impressionne directement le voyageur, bien qu'une enquête approfondie ne puisse manquer de lui prouver que cette misère est indéniable.

D'une manière générale, la gravité d'un chômage est atténuée en proportion exacte du secours sur lequel ceux qu'il atteint peuvent compter. J'ai donc cherché à me faire une idée précise des allocations qui sont attribuées aux *Arbeitlos*. J'ai dû convenir qu'il n'y aurait aucun moyen de parvenir à une évaluation tout à fait rigoureuse. En effet, suivant l'ancienneté de leur état d'inaction, les chômeurs touchent ici à différentes caisses, puis cessent de toucher à certaines d'entre elles. Pendant vingt-six semaines, le chômeur peut compter sur une assurance qui lui vaut de 75 à 120 marks par mois. Après ce laps, il n'a plus droit qu'à un « secours de crise », moins élevé, et un temps vient où il tombe simplement à la charge de l'assistance publique. Je m'aperçois que des chiffres très divers m'ont été fournis quant à la moyenne des secours sur lesquels un chômeur peut compter. D'ailleurs, le nombre de ses enfants les modifie. Ici, on m'a parlé de 20 à 75 marks par mois; là-bas, de 56 à 72 marks; plus loin, de 56 à 64 marks. Ailleurs, on m'a dit qu'un *Arbeitlos* ayant une femme et un enfant touchait, en moyenne, 51 marks par mois sur lesquels il est obligé de consacrer 20 marks à son loyer, soit près de la moitié de son allocation.

Nous voyons ici le côté périlleux de ce système qui consiste à construire à outrance des habitations ouvrières d'un grand perfectionnement et, par conséquent, d'un prix élevé impliquant la nécessité d'un fort loyer mensuel.

En temps de prospérité, l'ouvrier peut faire face à de telles obligations, mais en temps de crise, devenu un pauvre chômeur, il se sent accablé par une telle charge. Le voilà beaucoup trop luxueusement logé pour ses moyens misérables. Encore serait-il dans l'impossibilité absolue de se libérer sans les secours que lui verse l'Etat. Mais l'Etat, lui, où peut-il se procurer les sommes énormes qu'absorbent de telles libéralités ? Il cherche à les obtenir par des emprunts, ce qui revient à dire qu'il voudrait bien faire entretenir à un niveau de vie supérieur sa population, aux frais de voisins qui, eux, sont encore munis de quelques économies précisément parce qu'ils ont su, à tort ou à raison, se contenter d'un *standard of life* tout à fait retardataire.

Quoi qu'il en soit, et si nous admettons qu'un chômeur, quand il a payé son loyer, conserve une puissance d'achat d'environ 1 mark 20 par jour, c'est-à-dire de 7 fr. 30, nous devons convenir qu'il semble être tout juste protégé contre l'inanition pure et simple.

Encore faut-il bien considérer que l'échelle des prix est, en Allemagne, fort différente de celle que nous connaissons en France. Si, en Allemagne, le café et la bière, chargés d'impôts accablants, sont hors de prix, si le sucre se vend cher, si votre journal vous coûte 1 fr. 20 et si les billets de chemin de fer sont ruineux, il n'en demeure pas moins que les principaux *Lebensmittel,* c'est-à-dire les vivres essentiels, coûtent beaucoup moins qu'en France. J'affirme, après vérification très attentive, que les viandes de toutes les catégories sont vendues ici 50 % moins cher que chez nous. Les choses sont ainsi organisées en Allemagne que le funeste « intermédiaire » a, beaucoup moins qu'en France, la possibilité de se livrer à ses rapines. Il n'y a point de place en ce pays pour ces détaillants avides qu'on laisse impunément dans notre république revendre en morceaux cinq ou six fois plus cher qu'ils ne l'ont acheté sur pied un bœuf, un mouton ou un porc. Le lait, cette viande liquide, de plus en plus consommé en Allemagne même par les adultes, est plus sainement traité que chez nous et livré pour moins d'argent. La plupart des légumes sont, cette année, vendus moins de la moitié des prix pratiqués en France. Par une circonstance providentielle, la récolte des pommes de terre (déplorable chez nous) a été colossale en Allemagne, de sorte que les plus pauvres gens peuvent au moins s'en procurer. En général, les chaussures, les vêtements confectionnés coûtent moins cher qu'en France, tandis qu'au contraire, si vous prétendiez vous habiller sur mesure, les exigences du tailleur vous paraîtraient exagérées. Dans toute l'Allemagne, il est des petits restaurants populaires qui, moyennant 1 mark, c'est-à-dire pour 6 fr. 10, servent à leurs clients un repas très simple, mais où figure toujours un beau morceau de viande qu'on n'obtiendrait pas en France, je l'affirme, dans un menu à 15 francs.

Il fallait ces détails pour faire comprendre que, si les chômeurs disposent de peu d'argent, cet argent a toutefois une réelle puissance d'achat, du moins en ce qui concerne les aliments les plus essentiels. Tout semble avoir été en ce pays combiné pour que les substances les plus indispensables à la vie coûtassent aussi peu que possible, tandis que les produits superflus ou nocifs et les boissons fermentées supporteraient la charge des taxes. L'hygiéniste allemand juge salutaire que la consommation de la bière ait, à cause de l'impôt, diminué. Avant la guerre, beaucoup de médecins affirmaient précisément que l'excessive ingestion de cette boisson constituait un véritable fléau national, une cause générale d'alourdissement et d'abrutissement. Et voilà finalement comment on peut expliquer que, si tout ce qui a une prétention au luxe et à la représentation coûte en Allemagne bien plus cher qu'en France, par contre la vie matérielle des masses populaires est assurée avec moins de dépenses.

Il faut encore ajouter que les travailleurs allemands n'ont jamais contracté l'habitude ruineuse de consommer ces mixtures multicolores vendues si cher aux ouvriers français sous le nom prétendu de boissons apéritives. Beaucoup mieux vêtus et infiniment mieux logés que les nôtres, les ouvriers allemands ont toujours su, par contre, se contenter de menus moins compliqués, plus rudimentaires. L'Allemagne est d'ailleurs, au point de vue alimentaire, le pays des contrastes les plus difficiles à expliquer. Un Allemand pauvre saura se satisfaire indéfiniment, sans se plaindre, sans paraître en pâtir, des nourritures les plus chiches. Mais cette vérité n'empêche pas que le même homme, si la fortune lui sourit, pourra du jour au lendemain devenir un fabuleux modèle de goinfrerie, un dévorateur auquel nos plus vaillants gourmands ne se compareraient en rien. On me raconte de plaisantes histoires de chasse où des nemrods germaniques se transforment tout le jour en d'insatiables gargantuas avalant pêle-mêle les pâtés, les volailles, les saucisses, les boudins. Ainsi le loup supporte quand il le faut la disette, mais, s'il en trouve l'occasion, il dévore, en un instant, son propre poids de viande.

Tout compte fait, puisque l'existence des chômeurs est connue plutôt que constatée, quels symptômes me révéleront que cette grande cité de Mannheim souffre d'une situation anormale ?

Son cadre immense n'a certes point aujourd'hui l'animation qui conviendrait à une cité industrielle d'un tel rang. Son port fluvial, entrepôt des céréales, des charbons et des pétroles que des chalands font remonter le Rhin, est, après celui de Duisbourg-Ruhrort, le plus important des centres de navigation intérieure de l'Allemagne. Mais, à l'heure qu'il est, le nombre n'est pas grand des navires qui s'alignent le long de ses quais. En ville, les principaux hôtels me paraissent à peu près vides. J'aperçois presque désertes les terrasses de quelques élégants établissements de thé d'où il semble que toute mondanité se soit retirée. On me confirme que bien des usines métallurgiques périclitent, ne marchent plus qu'au ralenti. Là-bas, toutefois, de l'autre côté du Rhin, Ludwigshafen semble subir un sort moins mélancolique. La *Badische Anilin und Soda Fabrik,* l'une des plus vastes productrices de produits chimiques de l'univers, est précisément le siège de l'une des industries allemandes qui soient en ce temps le moins éprouvées.

LES CONSÉQUENCES D'UNE INDUSTRIALISATION OUTRANCIÈRE

J'ai été recommandé à un puissant fabricant de cette région par un de nos amis communs. Il me parle à cœur ouvert et ne dissimule pas ses inquiétudes : « Outre la grande crise commune à toute l'Allemagne, dit-il, Mannheim souffre par surcroît d'avoir perdu le débouché alsacien-lorrain qui était en quelque sorte son fief. Le grand malheur du Reich, un malheur presque irréparable, réside aujourd'hui dans ce fait qu'une proportion beaucoup trop importante de sa population est composée de travail-

leurs industriels. La France se trouve aujourd'hui beaucoup mieux située que nous, ayant conservé dans les champs une grande partie de ses citoyens. Chez nous, les conséquences de la rationalisation, les progrès vertigineux du mécanisme rendront désormais inévitable sur notre sol l'existence constante d'un nombre plus ou moins grand de chômeurs, quoi qu'on organise pour remédier à ce fléau. Leur entretien sera une nécessité chronique des budgets futurs. L'erreur fondamentale des grands peuples industriels a été de travailler en ordre dispersé et de se livrer entre eux à une guerre économique continuelle. Par exemple, à l'heure qu'il est, ce sont des Allemands qui montent en Turquie certaines usines destinées à produire sur place des articles achetés jusqu'à présent dans le Reich. Et si nous avons, bien à regret, accepté de construire ces usines, c'est seulement parce que nous avions la certitude que les Américains guettaient déjà l'occasion de se substituer à nous dans cette entreprise. Le monde entier, les régions jusqu'ici les plus retardataires : la Russie, la Turquie, l'Inde, se couvrent ainsi, par nos soins, de manufactures destinées à empêcher la vente de nos produits. Et nous passons notre temps, les uns et les autres, à équiper ces manufactures, à tuer la poule aux œufs d'or parce qu'une entente n'a point, à temps, groupé nos intérêts, unifié nos tactiques. Comment s'étonner, dans ces conditions, qu'il y ait des chômeurs dans les principaux centres de l'industrie européenne et américaine ? Aujourd'hui, le mal est très avancé ; il sera, je le crains, difficilement réparable ; plus d'une fois je me surprends à penser qu'il n'y a, en réalité, rien à faire là contre. Aussi la situation est-elle très menaçante en dépit du calme apparent d'une grande cité comme la nôtre. La population allemande se précipite aux extrêmes ; le parti communiste devient toujours plus entreprenant tandis que les forces hitlériennes grandissent de mois en mois. Le parti national-socialiste, c'est, avant tout, le parti de la jeunesse, le parti de cette jeunesse nombreuse, ardente, enragée de se sentir sans débouchés, sans carrières, sans ressources, mais consciente en même temps de représenter, par le fait de sa propre existence, une grande force. Elle est une force parce qu'elle représente de grands besoins et que le besoin est le plus puissant de tous les moteurs. Des romanciers, des idéologues vous parlent de romantisme, de mysticisme, que sais-je ! Et moi je vous ramène sur le terrain solide du matérialisme. Je vous dis que la ferveur nationaliste de notre jeunesse intellectuelle a pour principale cause et pour cause très naturelle le besoin, je veux dire par là l'ambition, le désir d'exister, d'agir, de lutter, de conquérir, de s'affirmer, de posséder, de jouir, de faire carrière, de transformer le monde ! De 1900 à 1914, il est né quelques millions d'enfants qui, aujourd'hui, sont là, formant le groupe énorme et turbulent de ceux qui ont de dix-sept à trente et un ans. Et ceux-là se voient aujourd'hui sans places, sans débouchés, sans avenir, parfois même sans nourriture ; ils se sont composé une foi étrange et attendent leur salut d'une espèce de miracle que ferait surgir l'extrémité même de leur infortune ; ils ont les yeux tournés vers l'extraordinaire et ne croient pas à l'impossible. Et ils sont là, vous m'entendez, ils sont là *quærens quem devoret*. Et maintenant, de quelle manière s'emploiera demain ce dynamisme ? L'avenir est imprévisible. Toute hypothèse peut être envisagée et nous ne sommes à l'abri d'aucune épreuve. »

EN TRAVERSANT QUELQUES VILLES RHÉNANES

Un soir, à Mannheim, j'avais rêvé longtemps devant ce grand château du dix-huitième siècle où je croyais évoquer le visage de l'ancienne Allemagne pacifique et débonnaire. Je m'éloignai enfin, abandonnant, par inadvertance, sur un banc très éclairé, un *guide* rouge. Une demi-heure après, loin de là, quand je m'aperçus qu'il me manquait, je le crus perdu pour toujours. Tout persuadé que j'étais de l'inutilité de cette recherche, je retournai néanmoins jusqu'au siège que j'avais occupé. J'y retrouvai mon livre. Des centaines de personnes avaient passé devant lui, l'avaient vu sans qu'aucune d'elles eût eu l'idée de s'en emparer. Cette expérience toute fortuite me confirma dans cette idée à laquelle je m'étais déjà arrêté plusieurs fois qu'il y a, décidément, une grande habitude d'honnêteté individuelle dans la masse allemande. Je l'avais déjà pensé en remarquant, vous l'avez vu, que nul dans les hôtels ne songe jamais à mettre à profit le fait que je sois un étranger.

Mais d'où vient donc que, déjà, je me sente moins édifié par toutes ces qualités de rectitude et de parfaite correction extérieure que je dois si fréquemment reconnaître aux Allemands quand je les considère individuellement ? Les passants de Mannheim ne m'ont point enlevé mon Baedeker, songeais-je, et leur retenue fut méritoire. Mais, collectivement, c'est trop clair, l'Allemagne n'a point cessé de faire les plus grands efforts pour employer sur son propre sol l'argent qu'en bonne justice elle devait à la réparation de nos désastres. On ne m'a pas pris un livre, et je m'en félicite, mais combien d'impôts devrai-je payer supplémentairement, moi, citoyen français, si nous nous trouvons en présence d'une définitive carence germanique ?

Mayence ! Voici Mayence ! J'y passe assez de temps pour y éprouver les émotions du souvenir et trop peu de temps pour y entreprendre une enquête. D'ailleurs, je ne veux point, en cette ville-ci, faire d'enquête, et nombre de Français, au cœur sensible, s'imagineront aisément pourquoi. De grandes figures françaises ont paru au cours des dernières années sur ces rives, les hymnes de France retentissaient sous ces murs il n'y a pas longtemps ; nous nous y sommes montrés généreux et on a fait mine de ne pas le comprendre... Ma voiture roule silencieusement à travers cette ville de 110.000 âmes où tout ce qui est germanique repose sur des substructures romaines, où notre département du Mont-Tonnerre a eu son chef-lieu, où Napoléon, qui préférait ce site à tous les autres lieux germaniques, fit ses adieux à l'impératrice avant de partir pour la campagne de Russie. Je préfère fuir toutes ces grandes ombres, toutes ces grandes déceptions. D'ailleurs, Wiesbaden est là toute proche avec ses 110.000 habitants ; elle étale ses magnificences pour touristes cossus, et encore une fois, en la traversant, me représentant ce merveilleux chapelet des villes rhénanes, je me demande comment tant de richesses indéniables peuvent se concilier avec le cri de misère qui monte au temps présent de l'Allemagne.

Et me voilà, roulant dans les délicieuses montagnettes boisées du Taunus.

LE FRANCFORT D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Celui qui connaît Francfort n'y revient jamais sans éprouver une espèce d'attendrissement. C'est, je crois, l'une des plus intéressantes cités de notre continent ; l'une des plus qualifiées à se dire européennes, l'une de celles où vivent les plus fines traditions intellectuelles, où la démocratie trouve sa naturelle atmosphère. Bien des siècles avant que Berlin eût été élevé au-dessus de ses marécages par le zèle des huguenots français, une civilisation vraiment humaine florissait à Francfort. Tout ici encore a d'abord été romain et tout a été franc : Charlemagne et Louis le Débonnaire y ont eu leur résidence. Il y a onze siècles, la puissance franque réalisa superbement cette synthèse franco-allemande si vainement recherchée par la suite et dont les entretiens que je ne cesse d'avoir en Allemagne ne m'ont pas encore révélé la formule. Il fut un temps où la puissance franque, continuatrice de la civilisation romaine, menait une guerre sans merci contre les indomptables Saxons païens et ravageurs. Un retour à Francfort, au « gué des Francs », impose la méditation de ces souvenirs.

Je voudrais bien n'avoir à m'occuper que du Francfort antique et de ce vieux Romer où se déroulèrent naguère tant d'élections impériales. Rien ne serait plus divertissant que de décrire, encore une fois, ces rues entières où des maisons à encorbellement forment un ensemble auquel nul autre en Europe ne peut être comparé. Il faudrait y employer des encres rares, de fines couleurs de pastel : toutes ces vieilles façades peintes, tous ces pignons historiés, toutes ces enluminures murales, tous ces frontons à redans, toutes ces ruelles mystérieuses où s'ouvrent les demeures qui abritèrent naguère la riche bourgeoisie francfortoise, tout ce tableau truculent inspirerait, sans nul doute, de belles pages.

Mais nous ne sommes point ici pour nous abandonner à des rêveries historiques ; l'Allemagne de 1931 n'est plus, hélas ! celle du temps de Gœthe, cette Allemagne si profondément pénétrée de culture et de raffinement français, cette Allemagne sentimentale, philosophique et musicienne dont les charmes égarèrent si dangereusement pour nous Mme de Staël.

Francfort, en 1900, n'avait encore que 250.000 habitants. La statistique lui en attribue aujourd'hui 480.000. C'est assez dire quels immenses changements l'antique cité n'a cessé de subir depuis le début de ce siècle. C'est montrer aussi la force de ce mouvement qui a poussé la population du Reich à se concentrer toujours davantage dans les grandes villes.

Dès le lendemain de 1870, on visa au colossal à Francfort, on construisit une gare dont le monde s'étonna et qui coûta 33 millions de marks. On édifia, fort avant 1914, un de ces bureaux de poste et télégraphe si vastes qu'en pareil cas les bienfaits de ces organisations démesurées finissent quelquefois par dépasser leur but et créer entre les divers services des





Les rues et passages voûtés d'un des *Siedelungen* ou nouvelles cités ouvrières, à Francfort.



Une entrée des tribunes au Stadium.

espaces où le nouveau venu s'égare, où son temps se gaspille et où l'on se prendrait presque à regretter les dispositions étriquées des époques retardataires. Cette tradition d'énormité a-t-elle pesé irrésistiblement sur l'imagination des administrateurs francfortois ? Toujours est-il qu'à l'heure actuelle l'admirable ville est citée, et me semble-t-il sans injustice, comme l'une de celles où le gaspillage des milliards a atteint, depuis la fin de la guerre, les proportions les plus déraisonnables.

Passe encore, si vous le voulez, pour ces *Siedelungen* immenses, pour ces cités ouvrières où tout un prolétariat juge naturel de trouver à sa disposition les demeures les plus confortables de l'Europe. (Encore serait-il équitable de demander à quel titre un peuple endetté, responsable des ravages d'une guerre sans pareille, prétendrait à un plan de vie supérieur à ce point, quand les citoyens des nations voisines auxquelles il a infligé de cruels dommages en sont bien loin.) Mais acceptons, dis-je, les *Siedelungen* et examinons quelques-uns des embellissements nouveaux de Francfort.

Alors que Marseille, la seconde ville de France avec 600.000 âmes, ne possède pas encore un marché vraiment digne de ce nom et que le maire, Flaissières — mort depuis — interrogé par moi-même à cet égard, poussa un sinistre gémissement en déclarant que la ville manquait totalement de crédits, pourquoi Francfort, avec 480.000 habitants, a-t-il eu besoin d'inaugurer l'an dernier un marché central dont Londres ou Paris pourraient être fiers ? Cet édifice, qu'on croirait construit pour la capitale fantastique d'un peuple de géants, a un cube total certainement très supérieur à celui des Halles centrales de Paris. Nos Halles, en effet, s'étalent au ras du sol tandis que le *Central Markt* de Francfort s'élève jusqu'à dix étages. Les agencements intérieurs de cette construction, à laquelle rien ne se compare, ont mis à contribution toutes les dernières données de la technique. Le moindre mandataire en marchandises y possède des bureaux équipés d'une manière plus moderne que ceux des ministres français. Quand, ne pouvant dissimuler ma stupéfaction, je demande au petit fonctionnaire que je rencontre là si vraiment la manipulation des vivres nécessaires quotidiennement aux Francfortois requiert un emplacement si démesuré, il me répond fièrement, bombant le torse et l'œil inspiré :

— Non, sans doute, mais nous avons construit pour l'avenir ; Francfort va grandir. Nous nous sommes donné le marché qui nous sera nécessaire dans cinquante ans.

Je me fais conduire alors au nouveau Stadium et je m'émerveille des progrès sociaux qui peuvent aboutir à de tels achèvements ; il contiendrait jusqu'à 40.000 personnes. D'admirables frondaisons encadrent aussi un vélodrome conçu dans le même enthousiasme de vastité, des piscines splendides, des terrains de golf, de tennis, de football, un théâtre de verdure ; on n'a regardé à rien, mais aux frais de qui ? Quand je fais observer à mon guide qu'une distance assez importante sépare ces installations nouvelles des quartiers de la ville qui sont les moins éloignés d'elle, il me répond sur un ton de certitude :

— Oui, mais nous avons construit pour l'avenir ; Francfort va s'étendre, des habitations nouvelles combleront bientôt les espaces vides.

De quelque côté que je porte mes pas, je trouve des occasions de m'étonner. Au bord du Rhin, l'édifice nouveau où fonctionne le service des assurances contre la maladie a des proportions impossibles à concevoir quand on ne l'a pas examiné de ses yeux. A la mesure de nos idées françaises, de telles installations ne sont admissibles que dans les capitales dont les habitants se comptent par millions.

Cette grande compagnie de produits chimiques qui s'appelle la *I. G. Farben Industrie* vient de s'offrir le luxe d'une construction babylonienne revêtue de marbre à l'intérieur et à l'extérieur. Tout comme le grand marché couvert, cet édifice a des proportions si exorbitantes que je n'ai pu, de quelque côté que je m'en approchasse, le photographier tout entier. Ses proportions démesurées ne peuvent être intégralement inscrites dans un objectif si l'on ne braque pas sur elles un appareil qui les domine du haut d'un avion. Je n'ose supputer le nombre de millions de marks qui vient d'être englouti dans cette entreprise somptuaire par des Sardanapales de la chimie, par des docteurs Fausts ayant fait un pacte avec le diable, mais le diable d'un univers plus grand et plus riche que le nôtre. Et je passe sous silence la nouvelle Maison des syndicats, l'opulente réinstallation de la *Deutsche Bank,* l'Office du travail et bien d'autres créations toutes récentes dont la vue me rend silencieux et pensif.

De plus en plus, dans les entretiens courtois que je ne cesse d'avoir avec des personnalités de ce pays, j'entends affirmer que l'Allemagne est à bout de forces et que, quoi qu'il advienne, elle ne pourra plus payer les réparations. D'ores et déjà, les Allemands, qui semblent avoir une grande aptitude à prendre leurs désirs pour des réalités et à se rendre sincères dans l'affirmation de ce qu'ils veulent croire, se sont persuadé que la charge de leurs dettes était déjà une chose du passé. Leur présenterions-nous dorénavant une note à payer ? Ils nous considéreraient comme des êtres inhumains et monstrueux et, se convainquant les uns les autres, ils se fortifieraient dans cette conviction que nous commettrions à leur égard une injustice et une grande provocation.

— Mais alors, ai-je objecté à chaque instant, puisque vos ressources étaient si limitées, pourquoi avez-vous consacré tant de milliards empruntés à des constructions fastueuses dont seul un peuple en état de prospérité exubérante eût pu s'accorder la superfluité ?

Et, en quelque ville que ce soit, prenant un petit air raisonnable et légèrement contrit, mes interlocuteurs murmurent pudiquement d'une bouche rétrécie :

— Oui, c'est vrai, nous avions été beaucoup trop loin ; nous avons été inconsidérés, prodigues, mais, maintenant, nous sommes devenus plus parcimonieux et nous nous astreignons au régime des économies.

— C'est possible, ai-je envie d'objecter, mais, désormais, le « coup » est fait et, quoi qu'il advienne, l'Allemagne n'en demeurera pas moins propriétaire d'installations sans rivales pour longtemps en Europe. Je vous le dis en vérité, dans le cas où il me serait demandé de donner à mes compatriotes le conseil de confier à une collectivité si large d'idées, si audacieuse dans ses conceptions, si peu embarrassée de comptabilité et de scrupules, des économies que seules des restrictions rigoureuses, parfois même malfaisantes, nous ont permis de réunir en France, j'hésiterais beaucoup devant cette responsabilité.

Toujours persuadé qu'une entente franco-allemande est indispensable au salut de l'Europe, toujours obstiné à en rechercher les moyens, je poursuis mon voyage non sans souffrir des inquiétudes multipliées en moi. Je me demande si des Français et des Allemands, même quand ils font effort de bonne foi, parviennent bien à se comprendre, à donner le même sens aux mots, la même portée aux idées, la même valeur aux nombres et s'ils ne s'abusent pas quand ils croient discuter clairement et intelligiblement leurs nécessités réciproques. Et, pourtant, réfléchissons ! Si nous ne parlons pas la même langue, n'avons-nous pas eu une culture commune ? Charlemagne, Frédéric le Grand, Gœthe ! Quels grands jalons, quels phares au-dessus des avenues nébuleuses où, pour le moment, je m'égare, croyant toujours voir reparaître cette Allemagne du « devenir », cette Allemagne de l'évolution et du développement continu, cette Allemagne d'autant plus indulgente pour ses défaillances actuelles, d'autant plus résistante à la souffrance présente que, sans se l'avouer, sans le savoir, elle contemple déjà avec ravissement l'image de ce que la Germanie sera... dans cinquante ans !...



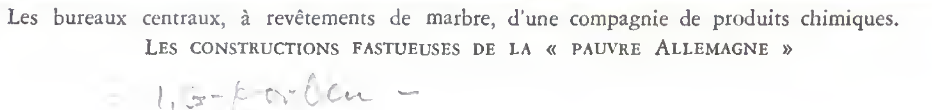
Ludovic Naudeau.

(*A suivre.*)



Les bureaux centraux, à revêtements de marbre, d'une compagnie de produits chimiques.

Les constructions fastueuses de la « pauvre Allemagne »





L'office des assurances sociales contre la maladie.



Le marché central.



Le stadium
avec l'arène principale, les pistes de course, les terrains de football, les courts de tennis, les piscines et le théâtre de verdure.



Une des cités ouvrières (quartier de l'ouest).

EN ALLEMAGNE RUINÉE : LES COLOSSALES CONSTRUCTIONS ET LES EMBELLISSEMENTS RÉCENTS DE FRANCFORT-SUR-MEIN

Phot. Hansaluftbild. — Ludwig Klement, édit.



Nuages nacrés dans le crépuscule, à Oslo, le 13 janvier 1929.
Photographie obtenue par le prof. Carl Störmer sur plaque panchromatique avec un écran rouge.

NUAGES NACRÉS DANS LA STRATOSPHÈRE A 26.000 MÈTRES D'ALTITUDE

Lorsque le professeur A. Piccard poussa victorieusement jusqu'à 15.781 mètres d'altitude la pointe de sa mémorable ascension dans la stratosphère, plus haut que tous les êtres ailés, oiseaux et insectes, et si loin, si loin du fond bourbeux de la vase atmosphérique dans laquelle nous vivons, rivés au sol, on ne put s'empêcher de songer : « L'heureux mortel ! plus haut que les nuages et les tempêtes, dans le pur azur... Quelle situation idéale ! » Cette idée dut jaillir surtout de la pensée des astronomes, car, pour l'observateur du ciel, le nuage, c'est l'ennemi. Ennemi devant lequel ces appareils en forme de canon que sont les télescopes restent totalement impuissants et contre lequel l'astronome ne peut s'armer que de patience.

On admettait, jusqu'à présent, que les nuages les plus élevés sont les légers *cirri*, formés de fines aiguilles de glace, qui planent aux confins de la troposphère (couches basses aériennes) vers 12.000 mètres d'altitude. Remarquons, à ce propos, que les limites attribuées par les classifications aux couches atmosphériques ne sont qu'approximatives et provisoires.

Or, un fait nouveau est déjà acquis : il y a des nuages dans la stratosphère, et le professeur Piccard aurait pu en voir flotter très haut, très loin au-dessus de son esquif aérien.

C'est ce que montrent les intéressantes observations du professeur Carl Störmer, de l'Université d'Oslo (Norvège), spécialisé depuis longtemps dans l'étude des aurores boréales qui l'a rendu célèbre.

Entre les années 1871 et 1892 furent découverts, à Oslo, des nuages singulièrement irisés auxquels leur premier observateur, H. Mohn, donna le nom norvégien de *Perlemorskyer*, ou *Perlmutterwolken* dans la langue de Gœthe, ce qui signifie en français *nuages nacrés*. Les premières mesures les situaient si haut que l'on put douter de leur exactitude et que l'on ne prêta pas grande attention à ces nuées brillantes et colorées observées aussi par le prof. Max Wolf.

Cependant, dès son adolescence, M. Carl Störmer avait été frappé par ces nuages nacrés aux couleurs merveilleuses, et, au cours de sa belle carrière scientifique, il devait réussir à en mesurer directement la hauteur. Les 30 décembre 1926, 13 janvier 1929 et 12 février 1930, sous sa direction, un très grand nombre de photogrammes de ces nuages ont été obtenus de deux stations norvégiennes suffisamment écartées l'une de l'autre pour fournir une parallaxe qui a donné au calcul des hauteurs comprises entre 26 et 30 kilomètres pour les observations du 30 décembre 1926.

Les déterminations concernant les derniers clichés pris le 12 février 1930 ne sont pas encore achevées, mais les résultats du 13 janvier 1929, basés sur deux cent trente-quatre mesures, sont connus. Ce jour-là, à l'aurore, M. Störmer vit de ces nuages nacrés dans le ciel du sud-est d'Oslo. Il les revit dans l'après-midi et les signala, téléphoniquement, à ses stations d'aurores boréales. Au coucher du Soleil, ils étaient magnifiques au sud-ouest d'Oslo, brillamment colorés et illuminés, surtout après le coucher du Soleil. Aussitôt les appareils photographiques furent mis en batterie. M. le professeur Störmer avec son assistant M. Tveter opéraient à Oslo, tandis que M. Hafnor photographiait d'Oscarsborg. La siumltanéité des prises de vues était assurée par le téléphone. La distance entre Oslo et Oscarsborg est de 27.360 mètres, ce qui est une base suffisante pour calculer une parallaxe et la hauteur qui en découle.

Au crépuscule, la lointaine chaîne montagneuse du paysage a fourni des points de repère pour les mesures. Plus tard, dans la nuit complète, les étoiles visibles servirent à leur tour de repère.

Sur les figures ci-dessous prises exactement au même moment, on reconnaît en haut et vers la gauche la petite constellation du Dauphin et, dans les nuages, la constellation de l'Aigle, avec son éclatante étoile Altaïr. On voit aussi immédiatement la différence de parallaxe.

A 18 h. 40 m., trois heures après le coucher du Soleil, ces nuages, colorés de bleu gris, étaient encore visibles au voisinage de l'horizon occidental. Les clichés, au nombre de soixante-seize, mesurés avec le soin le plus rigoureux par le professeur Carl Störmer et son assistant M. R. Wesoë par la méthode directe appliquée avec succès aux aurores boréales indiquent que, de 16 h. 23 m. à 17 h. 42 m., les nuages nacrés flottaient entre 25.000 et 23.500 mètres d'altitude. Le Soleil s'étant couché pour Oslo à 15 h. 41 m., les nuages mesurés étaient donc la plupart du temps dans l'ombre de la Terre.

Ces nuages sont extrêmement rares et leur formation est en relation avec certaines circonstances météorologiques déterminées. Quant à leur nature même, elle demeure énigmatique et un grand nombre d'observations seront nécessaires pour découvrir leur véritable caractère.

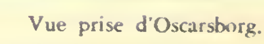
Ce qui est certain, c'est qu'ils nous font perdre une illusion : celle de la pureté de la stratosphère.

La morale de cette découverte est que, de ces hautes régions de l'atmosphère, tout est à apprendre. La température constante de la couche isotherme de la stratosphère, la faiblesse du vent qui s'y meurt, l'absence des courants horizontaux, toutes ces théories admises comme des réalités sont aujourd'hui chancelantes.

Pour savoir ce qui se passe là-haut, vraiment il n'y a qu'un moyen : c'est d'y aller voir. Et c'est la tâche de l'avenir.

GABRIELLE CAMILLE FLAMMARION.





Vue prise d'Oscarsborg.



Vue prise d'Oslo.

Les nuages nacrés, le 13 janvier 1929 ; on peut reconnaître, au centre, la belle étoile Altaïr de la constellation de l'Aigle.



Le village de Sangüensa.

EN NAVARRE

LES PEINTRES ET LES PAYSAGES

par ABEL BONNARD. — *Peintures de* PIERRE LABROUCHE

Je doute qu'il puisse y avoir un métier plus heureux que celui du peintre de paysages. Son art même l'oblige au bonheur : il doit recueillir attentivement mille beautés que nous laissons perdre. Les frissons du ciel sur un horizon solitaire, la grâce d'un contour de colline sous la caresse imperceptible de l'air, la rareté secrète des choses les plus communes, tout cela, que nous négligeons, il s'applique à le remarquer ; il fait par devoir tout ce qu'on voudrait faire par plaisir, il ne travaille qu'à nous rendre compte de ses jouissances. Il est le confident de la nature, il a dans sa mémoire plus de soleils couchants que de souvenirs personnels. Lui seul sait de quel éclat fascinant peuvent briller les eaux d'une rivière, quand le soir semble les incruster dans le sol confus, au bas de la verdure noire des grands arbres. Comme un gourmet qui jouit des différents vins, il goûte et distingue la lumière de chaque saison, la lumière neuve et légère du printemps, la lumière épaisse de l'été, la lumière tendre de l'automne, et celle, âpre et rose, de beaux hivers, qui, dans les pays secs, semble parfois presque effervescente, et celle d'après la pluie, quand l'air est si clair et si lavé que tout ce qu'on aperçoit paraît voisin et que les distances semblent rompues entre les choses.

Le peintre de paysages est un des rares hommes que leur profession retire des agitations et des misères de notre temps. Sa vie diffère presque autant de la nôtre que celle du marin, sans qu'il y paraisse. Nous vivons dans la fièvre des villes, il vit dans la lenteur de la nature. Les autres artistes sont moins heureux : l'écrivain s'use, le musicien se consume ; lui seul, par l'heureuse discipline de son art, échappe au détraquement du monde social pour rentrer dans l'harmonie de l'univers. Il vit à la campagne, comme les paysans, mais il n'est pas, comme eux, distrait par un labeur de la beauté des choses. Il se tient à l'affût, comme un chasseur, mais c'est un chasseur innocent, qui admire tout sans rien détruire. L'entrelacement des chemins répond aux sinuosités des rivières, les plans successifs du paysage se perdent dans la perspective, la barque du moment flotte sur l'étendue, et, parmi tant de merveilles discrètes ou manifestes, qui l'appellent, le sollicitent, lui parlent chacune pour soi, le peintre exerce l'activité où se concentre l'esprit artistique : il choisit. Il décrète que son tableau sera ceci ou cela, et, par cette décision, il crée à demi la beauté qu'il nous montre ; les choses qu'il a dédaignées restent dans le monde incertain de la nature ; celles qu'il a retenues prennent place dans le monde fixe de l'Art.

Il y a plus d'une famille parmi les peintres de paysages ; on peut distinguer deux groupes principaux : les uns nous font sentir ce que la nature a de plus durable ; les autres, ce qu'elle a de plus passager. Les tableaux de Poussin nous rappellent le caractère auguste du monde ; ils nous le montrent comme un temple. Nous admirons, en les regardant, la majesté de notre séjour. Claude Lorrain fait plus de part aux prestiges de l'espace et de la lumière ; cependant il présente moins, dans ses toiles, la féerie particulière d'un soleil couchant qu'une sorte d'image générale où se résume la splendeur de tous ; il donne autant à l'idée qu'à la sensation. Qu'on se porte maintenant à la pointe d'un autre art. Qu'on regarde les estampes des Japonais et particulièrement celles de ce vieux lutin d'Hoksaï ; ce qui est fixé ici, au contraire, ce sont les aspects les plus fugitifs : l'artiste jette le filet de son art dans l'océan du monde et, quand il le ramène, ce que



L'église de Nardués.

aux yeux du contemplateur. La France de l'Ile-de-France enveloppe d'une atmosphère plus fine des contours moins certains : c'est une femme qui porte une écharpe. L'Espagne est encore différente : comme frappée d'un reflet de l'Afrique, elle ne se définit pas seulement par l'austère étendue de ses pays sans arbres, déroulés sous l'immense subtilité du ciel, mais par la façon dont l'homme y prend place dans le paysage et s'accorde avec les choses. L'Espagne est le dernier pays de l'Europe qui ne soit pas comme tous les autres. Le badigeon de banalité qui s'étend presque partout ne l'a pas recouverte encore. Le peuple qu'on rencontre dans ses campagnes mène toujours une vie antique; ces paysans, ces muletiers, ces rouliers n'ont de grossier que leurs habits : ils sont souvent courtois et hospitaliers. Dans leurs moments de repos, ils contemplent le pays de leur travail. Quand tombe le soir, tandis qu'au loin les plaines et les montagnes semblent retentir de solitude, une pauvre illumination de lampes égaye un peu les villages. Les maisons fument et les âmes rêvent. Mais ce rêve n'est pas comparable à celui de l'homme des villes, qui n'est fait que des ambitions vagues et des envies de l'individu. Par ce qu'il a d'égal, au contraire, et d'impersonnel, par la façon

nous voyons bondir et palpiter dans les mailles, ces mille poissons différents, ce sont autant de moments captés, celui où un brusque coup de vent a troublé en même temps tous les linges pendants dans la rue, celui où la lune a versé soudain sa lueur nouvelle dans l'air encore imprégné de jour, celui où la pluie étend sur le paysage sa griffe liquide. De même, chez nous, l'art d'un Monet nous fait sentir la pointe aiguë de l'instant; devant ces toiles frémissantes, nous jouissons de voir saisi ce qui, semble-t-il, ne pouvait pas l'être, ce qui n'existera pas deux fois : un frisson unique du monde. Corot, au contraire, nous restitue ce que les choses ont de plus délicat, de plus grave et de plus serein. Monet guette et Corot contemple. Il y a des peintres pour qui la nature est une nymphe qu'ils surprennent et qu'ils emportent dans leurs bras. Il en est d'autres pour qui c'est une déesse dont ils approchent pieusement, heureux si elle les laisse longtemps assis à ses pieds. Il y a les amants de la minute et les amoureux de l'heure.

On peut dire aussi que chaque pays a son caractère propre, par où il appelle plus particulièrement certains peintres. L'Italie romaine montre, sous un ciel très vaste, des lignes si fermes qu'elle se présente comme une statue



Le village de Muès.

Les remparts de Viana.

dont il s'ajoute à une certaine vie sans aucun désir de la changer, il est moins individuel que collectif, moins occidental qu'oriental.

Telle est, en particulier, cette Navarre que M. Pierre Labrouche a peinte d'une façon si juste et si forte. Les villages s'annoncent par des clochers carrés, la couleur des toits ne rompt pas avec celle des terrains, tout est grave, solide, massif, et seules les montagnes, à l'horizon, échappent parfois à cette épaisseur et semblent fiancer le ciel à la terre.

Cette province ne nous dit que la secrète grandeur d'une vie simple, patiente, où l'homme ne se sépare pas de sa race, où la chute et le lever des astres, le passage régulier des saisons scandent majestueusement un humble labeur. Cependant, on y rencontre à l'improviste un souvenir singulier.

Un des tableaux de Pierre Labrouche représente la petite ville de Viana; c'est là que vint finir misérablement ce César Borgia, surfait par l'admiration des badauds, l'excès de ses vices et de ses crimes ayant fait illusion sur la pauvreté de sa nature. Après la mort du pape Alexandre VI, César dut rendre à Jules II toutes les forteresses qu'il détenait encore dans la Romagne ; réfugié dans le royaume de Naples, Gonzalve de Cordoue s'empara de lui au nom du roi de Castille; une galère l'emmena en Espagne, où il fut enfermé dans une forteresse, d'abord à Chinchilla, puis au château de Motta. Après plus de deux ans de captivité, le prisonnier réussit à s'échapper. Il vint demander asile à son beau-frère, le roi de Navarre, qui lui donna le commandement de quelques troupes, à la tête desquelles César marcha contre des rebelles qui tenaient le château de Viana ; tandis qu'il les assiégeait, un parti s'approcha pour essayer de les ravitailler. Il y eut une escarmouche, et César se sépara des siens en poursuivant l'ennemi avec trop d'impétuosité. Trois cavaliers l'assaillirent et le tuèrent. On lui éleva dans la cathédrale de Viana un tombeau pompeux, mais, au dix-septième siècle, un évêque scandalisé par ce monument le fit détruire ; quant aux restes du duc de Valentinois, ils furent jetés on ne sait où; on a déterré, devant un des portails de l'église, un squelette dont on doute si c'est le sien. Ainsi la mémoire de ce vaniteux scélérat se trouva presque abolie et, sans doute, cela est mieux ainsi. Son ombre n'avait rien à dire à ces paysans. Sa tombe faisait une tache sur la robe de ce pays noble et rude; il l'a effacée.



L'arrivée à Torres.

ABEL BONNARD.

Le déjeuner de Gargantua place du Palais-Royal.

L'arrivée du père Noël rue La Fayette.

Jadis, sur le Pont-Neuf, Mondor, Tabarin, maître Gonin et Brioché, pour ne citer que les plus illustres, mirent à la mode les parades — notre tradition reprise par les marchands d'orviétan et les bateleurs de toutes les foires. La parade, en tant que parade, tendait à disparaître. Mais voici, paradoxe de notre époque moderne, qu'elle semble renaître sous une autre forme. Durant le mois des jouets, les grands magasins édifient sur leur façade une architecture de feu qui fait vivre en dessins lumineux et animés des scènes comiques, héroïques, tendres, poétiques. Et c'est ainsi que nous pouvons admirer cette année un déjeuner de Gargantua, une vision de la jungle digne de Kippling, l'arrivée du père Noël, une campagne de pêche dans les régions arctiques, et, pour que rien ne manque à ces parades, l'une d'elles nous fait entendre un véritable orchestre. Et l'on peut voir se profiler sur le ciel noir les auteurs d'une tonitruante et cacophonique sérénade qu'interrompt soudain, aux éclats de rire des petits et des grands, une potée d'eau lancée d'une mansarde.



Une scène de la jungle, près du Pont-Neuf.

LES PARADES LUMINEUSES DES GRANDS MAGASINS DE PARIS DURANT LE MOIS DES JOUETS

La sérénade interrompue, square Boucicaut.



Une campagne dans les glaces, près de la place de l'Hôtel-de-Ville.

LES PARADES LUMINEUSES DES GRANDS MAGASINS DE PARIS DURANT LE MOIS DES JOUETS



L'arrivée des recrues qui vont être reçues par leur capitaine.



La visite des jeunes sapeurs à « la future section rétrospective de la radiotélégraphie préhistorique ».

L'ART A LA CASERNE

Le but unique du service militaire des jeunes gens est devenu l'instruction : les soldats sont des élèves ; les casernes, des établissements scolaires où le seul régime admis est l'internat.

La rentrée des classes vient de se faire ; les mamans de ces grands enfants, parfois leurs femmes même, s'inquiètent de savoir si leur fils ou leur mari y trouvera les soins nécessaires à son âge et une ambiance conservatrice de bon moral. Qu'elles se rassurent : la caserne n'est plus le milieu sévère que nos pères ont connu. La discipline, qui demeure la force principale des armées, y est toujours en vigueur ; mais le moral et l'état physique des jeunes gens y sont l'objet des soins les plus attentifs des chefs à tous les échelons. Il convient de rendre hommage en particulier aux efforts poursuivis dans ce sens par le général Prételat, commandant la région militaire de Paris, et aux résultats qu'il a obtenus.

Ce n'est pas seulement plus de confort qui est introduit dans nos *écoles* militaires ; c'est aussi, mais plus rarement, de l'art et en voici un curieux témoignage. Le fort du mont Valérien, qui domine Paris, héberge des télégraphistes dans sa caserne. Construite vers 1845 pour résister aux bombardements de l'époque, celle-ci ne renferme que des locaux voûtés, donc sombres et tristes. On est arrivé à leur donner un aspect presque gai en les blanchissant. Les réfectoires ont été l'objet d'un soin particulier : les murs blancs sont décorés de peintures à la colle fort amusantes dues à l'esprit et au pinceau d'un jeune décorateur, M. Raymond Ducatez, dont les qualités se cachent actuellement sous l'uniforme nivellateur. Ancien élève de l'Ecole des arts décoratifs, cet artiste a donné à sa pensée une expression digne de nos meilleurs caricaturistes. On ne peut l'apprécier ici dans toute sa valeur dont un des éléments essentiels est la couleur ; mais on en a toutefois une idée assez juste. Nul doute que ce travail ne contribue, pour une grande part, à la bonne humeur des jeunes sapeurs et aussi à celle des réservistes convoqués pour une période d'instruction. Cette bonne humeur adoucira chez les uns et chez les autres la peine bien naturelle qu'ils éprouvent d'être séparés de leur famille ; elle laissera plus tard dans leur esprit un bon souvenir de l'époque où ils eurent le devoir et l'honneur de servir.



Groupes de réservistes : à l'instruction militaire (à gauche) et à l'instruction télégraphique (à droite).



Les fresques dans le réfectoire.



Le cours de radiotélégraphie aux candidats caporaux.



Distractions du soir à la chambrée.

Les panneaux décoratifs des casernements du mont Valérien



Le sanatorium de Sancellemoz. (Dubuisson, archit.) — *Phot. Blanc*

SANCELLEMOZ ET LE GROUPE DES SANATORIUMS DU PLATEAU DE PASSY

Il n'est de route plus belle et plus variée que celle qui va de Grenoble, par la vallée de l'Isère, au plateau de Passy et à Sancellemoz. Des amis m'y ont guidé par un bel automne à travers des forêts d'or et le long de rivières bondissantes, cependant qu'au-dessus de nos têtes, comme d'un interminable berceau, pendaient les grappes rouges des sorbiers, becquetées des grives, « belle pousse, hâtive, odorante, virginale, où n'atteint pas la main insatiable de l'homme, beau fruit mûr où vient l'oiseau de l'air apaiser sa faim ».

Sanatorium grand hôtel du mont Blanc. (P. Dupuy, archit.) — *Phot. Monnier.*

Au delà des gorges de l'Arly, au delà de Mégève, de Combloux et à mesure que nous montions, l'air, plus léger et plus vif, descendait dans notre poitrine et la lumière brillait plus cristalline tandis que, plus éclatantes que le rubis, étincelaient les grappes rouges des sorbes, et que nous nous sentions nous-mêmes gagnés par une impression d'alacrité et comme de santé joyeuse renouvelée à une source inconnue.

Et voici, projeté sur l'abîme, regardant à ses pieds s'écrouler les cimes noir et or des grands bois, écoutant dans la profondeur l'Arve furieuse bouillonner et gronder, Sancellemoz brillant de ses innombrables terrasses, pareilles aux ponts étagés d'un puissant et léger navire, invincible à la mer et à l'espace ou aux ailes superposées d'un avion titanique cherchant sa route parmi les sombres promontoires.

Les techniciens ont dit et vous expliqueront la perfection des services, l'excellence patiente et méticuleuse des soins, la mise au point des méthodes, le succès des cures, l'organisation amplifiée, améliorée par tout un système, une chaîne de maisons amies, de sanatoriums voisins, celui du mont Blanc en particulier, étroitement lié à celui de Sancellemoz, tous couvrant ce plateau de Passy ou répartis dans les alentours, réservés aux malades plus gravement atteints ou, au contraire, à ceux qui le sont plus légèrement, aux convalescents, aux tuberculeux du pays, au triage des arrivants, à la surveillance des anciens tuberculeux se réadaptant à la vie normale.

Je ne sais, d'autre part, si l'on a suffisamment jugé à sa valeur l'audace de l'entreprise du point de vue financier, en un temps si difficile, et aussi du point de vue construction, dans un lieu où il fallait tout apporter et, auparavant, tracer des routes, défricher, remblayer, aménager sur l'abîme ; et, enfin, si l'on a loué, comme il faut, la conduite à bonne fin d'un effort qui nous donne, du propre aveu de ceux-ci, la supériorité sur nos voisins suisses, passés maîtres et considérés jusqu'ici comme inégalables en de telles matières.

Venu en promeneur, en ami, en ignorant, c'est l'audace de cette œuvre qui m'a retenu et charmé.

L'impression s'en accroît lorsqu'on gagne la haute terrasse de Sancellemoz et, bien plus encore, par la nuit lunaire si immatérielle à cette altitude. L'image, encore une fois, est d'un navire en plein azur et, malgré le calme absolu, d'un mouvement souple et fort, d'une respiration à pleins poumons, d'une progression certaine : nuages au-dessous de nous comme une mer unie et sans pli, larges bancs au-dessus, pénétrés, imbibés de lumière lunaire comme des poitrines de cygne !



Une terrasse enneigée à Sancellemoz.

Et, soudain, un ami, me touchant l'épaule, me dit : « Regarde ! » Très haut, infiniment haut, touchant semble-t-il au zénith, par-dessus les nuages, nous écrasant, une masse candide dans le ciel, un fabuleux camée gravé là sur le saphir par un ciseau implacable, le mont Blanc, le Dieu lui-même, ainsi suscité à l'être et sculpté de sa propre main dans la vie éternelle.

Et c'est vers ce promontoire céleste que s'avance notre grand navire ! Ce n'est pas là une simple image...

Réalité, rêve, fantaisie ! Je m'y sentis naguère emporté en d'autres lieux, comme à ce très antique et très vénérable monastère de Simonos Petra, dans l'Athos, lancé en plein ciel par l'imploration des misérables hommes, ou sur la plate-forme, autant dire le minuscule pont-promenade, de ces folles aiguilles des Météores de Thessalie.

On a cru de tout temps qu'une influence surnaturelle régnait sur les hauts lieux. Elle descendait certainement sur ceux-ci, dressés dans la nuit d'Orient, comme sur celui-là par cette nuit glacée, porteuse de paix, d'allégement, purificatrice, propice à la consolation des âmes comme à la guérison des corps.

Georges Rémond.



Un angle de balcons, à Sancellemoz, qui évoque une passerelle de navire aérien.

A PROPOS DE « LA PROSCRIPTION DES MORTS »

L'attachement de notre public pour son journal s'affirme par des correspondances soucieuses d'offrir des compléments à l'information de nos articles, ceux, particulièrement, où se développe un thème de discussion. C'est ainsi que nos propos sur « la Proscription des morts », dans *L'Illustration* du 31 octobre 1931, nous ont valu des communications qui méritent d'être placées sous les yeux de nos lecteurs.

En ce qui concerne le transfert éventuel à Saint-Denis des cendres de Charles X et de sa descendance, actuellement inhumés en Autriche, aucune objection n'a été faite par les journaux français dans leurs commentaires de l'article. Un de nos confrères a lucidement observé que cette translation, si elle était décidée, ne ferait certainement chez nous le sujet d'aucune interpellation aux ministres. D'autre part, nombre de nos lecteurs ont exprimé le regret qu'à l'occasion du centenaire de la prise d'Alger il n'y ait pas eu, de la part du gouvernement, un geste de logique et d'élégance qu'eût approuvé le bon sens national. On a grand soin de recueillir dans nos musées et trésors nationaux ce qui touche au règne et même au souverain, portraits, gravures, souvenirs tangibles d'un caractère personnel et même familier, mais, par l'un de ces paradoxes que l'humour de la critique étrangère déclare « bien français », on maintient ou on laisse en exil les cendres mêmes de ce roi de chez nous, devenues, hors de notre pays, une relique du passé et un attrait de tourisme.

Un de nos lecteurs d'Autriche s'émeut d'avoir trouvé, sous une des gravures de notre article, cette légende : « Les cendres de Charles X... recueillies sous une inscription allemande dans une crypte autrichienne. » Bien à tort, notre correspondant discerne en ces lignes une critique visant la forme de l'hospitalité donnée chevaleresquement par son pays, en pleine guerre, à des morts de notre histoire. Nous reconnaissons, au contraire, que l'attitude de la population viennoise s'est montrée ici d'une parfaite noblesse et qu'elle peut être donnée en exemple à tous ceux en qui les images de la mort n'éteignent pas les rancunes de la politique.

⁂

Sur l'éventualité du transfert de l'Aiglon aux Invalides, un journal de Vienne, dans un écho où l'on retrouve le style d'un communiqué, a déclaré que « ni le gouvernement viennois, ni les capucins à qui appartient la crypte dans laquelle le duc de Reichstadt est inhumé ne sont qualifiés pour donner l'autorisation d'une exhumation et d'un transfert. L'ex-impératrice Zita et son fils le prince Otto seraient seuls en mesure, en tant que représentants de la famille impériale, d'accorder leur consentement à ce sujet ». On a, je crois, l'assurance que ce consentement pourrait être obtenu sans trop de difficultés.

Si l'on est d'accord, en général, pour situer aux Invalides la sépulture française du roi de Rome, il convient cependant de rappeler que la Corse réclame également ces restes napoléoniens. Et M. Dominique Paoli, ancien maire d'Ajaccio, donne les précisions suivantes : « J'ai eu l'honneur, il y a quatre ans, comme maire d'Ajaccio, d'être reçu par M. Poincaré, président du Conseil, à qui j'ai exposé le désir du conseil municipal d'Ajaccio de voir transférer à Ajaccio, dans la chapelle impériale où repose la mère de Napoléon, les cendres de l'Aiglon. Et le grand homme d'Etat qui présidait alors aux destinées de la France me déclara qu'il entreprendrait aussitôt des pourparlers avec le gouvernement autrichien pour que satisfaction fût donnée au vœu des Ajacciens.

» Les successeurs de M. Poincaré n'auront sans doute pas manqué de poursuivre les démarches entreprises en 1927 et les Ajacciens espèrent que bientôt le fils de l'Empereur dormira son dernier sommeil sous les voûtes de la chapelle impériale d'Ajaccio, auprès de sa grand'mère Lœtizia. »

Le sentiment des Ajacciens est infiniment respectable. Mais ce n'est point auprès de sa grand'mère Lœtizia, en Corse, que l'on imagine le repos définitif de celui qui fut le « roi de Rome », le petit aigle né à Paris et dont Paris salua la naissance de ses carillons, de ses salves et de toute sa joie populaire. Quand les mémoriaux de la captivité nous apprennent que la plus grande douleur du prisonnier de Sainte-Hélène fut d'être privé de son fils, quand ils nous disent la joie pathétique du captif lorsqu'une sollicitude attendrie ou une pitié vigilante trouvaient le moyen de lui faire parvenir une mèche de cheveux, un buste, un portrait de l'enfant dont, à Schœnbrunn, on emprisonnait le cœur, lorsque, dans le précieux musée de la Malmaison, on lit les cahiers d'écriture où les éducateurs autrichiens du prince lui faisaient copier les passages des livres hostiles au souvenir de son père, il ne saurait plus y avoir de doute, dans le sentiment français, sur ce qui doit être le dernier lieu de repos du napoléonide inhumé provisoirement dans la crypte de l'église des Capucins de Vienne. Le fils doit être rendu au père dans la sérénité grandiose des Invalides. Le petit prince romantique dont la fatalité a inspiré à Victor Hugo les vers de *1811* et à Rostand ceux de *l'Aiglon* doit revenir, mort, à Paris qui lui donna son berceau et qui lui donnera son tombeau.



A propos des morts impériaux de Farnborough, un de nos abonnés, M. Camille Cochinal, qui habite Saint-Leu-la-Forêt, nous adresse une intéressante lettre où il rappelle l'existence, à Saint-Leu-Taverny, d'une crypte napoléonienne :

« Napoléon III, nous écrit notre correspondant, a été élevé à Saint-Leu-Taverny qui, pendant le Second Empire, a porté le nom de Napoléon-Saint-Leu. En souvenir des années heureuses qu'il avait passé à Saint-Leu, Napoléon III reconstruisit l'église et fit ériger par Petitot, en l'honneur de son père le roi Louis de Hollande, le monument que l'on peut voir derrière le chœur. Dans la crypte, Napoléon III fit transporter, avec le corps du roi Louis son père, ceux de ses frères aînés.

» ... Napoléon III semble avoir eu, quand il fit aménager ce caveau familial, le désir de reposer au milieu des siens, et la place qu'il s'était réservée dans la crypte reste vide.

» Lorsque, en 1888, l'impératrice Eugénie fit transporter dans la chapelle de Farnborough les corps de son époux et de son fils, on était en pleine période boulangiste et l'opinion publique d'alors n'aurait pas admis le retour en France.

» La question résolue par l'impératrice ne se pose plus maintenant, mais le but de la présente lettre est de vous signaler qu'il y avait quand même une indication sur le lieu de sépulture qui aurait pu être réservé chez nous au vaincu de Sedan. Saint-Leu, à 19 kilomètres de Paris, faillit être, avec beaucoup de simplicité, pour les Bonapartes ce qu'est la chapelle de Dreux pour la famille d'Orléans. »



Dans la crypte napoléonienne de Saint-Leu-Taverny (Seine-et-Oise) : les tombeaux du père et des deux frères aînés de Napoléon III.

La photographie que nous reproduisons représente l'aspect intérieur de cette crypte de Saint-Leu, assez généralement ignorée et peu visitée. Dans la sacristie, une porte s'ouvre sur un escalier en colimaçon, sans lumière, qui mène dans la chambre souterraine où, sous le faible jour de soupiraux grillagés, on entrevoit des tombeaux poussiéreux. Là reposent, avec deux de ses fils, le troisième frère de Napoléon, Louis, que le lieutenant Bonaparte instruisit et fit vivre sur sa faible solde, qu'il maria plus tard avec la fille de Joséphine et sa fille adoptive, Hortense — union sans bonheur — et qui fut, en 1806, un roi de Hollande appliqué mais neurasthénique et toujours prêt à cette abdication qui, contre le gré de l'Empereur, se produisit en 1810.

Napoléon III ne songea point à rapprocher dans l'église de Rueil, où repose la reine Hortense, deux époux qui avaient été si peu unis durant leur existence. Mais il ramena auprès du père deux de ses fils.

C'est, d'abord, Napoléon-Charles Bonaparte qui, né à Paris en 1802 et devenu prince royal de Hollande, mourut de la diphtérie dans la nuit du 4 au 5 mai 1807, au palais royal de La Haye, après six jours de maladie. Napoléon, qui avait songé à adopter cet enfant lors de sa naissance pour assurer l'avenir de sa dynastie, fut très affecté par sa disparition. Il institua, le 4 juin 1807, un concours doté d'un prix de 10.000 francs pour rechercher le meilleur traitement du croup. Quatre-vingt-trois mémoires furent envoyés à la première classe de l'Institut, mais tous étaient médiocres.

Le second fils du roi de Hollande, Napoléon-Louis Bonaparte, né à Paris en 1804, marié en 1827 à sa cousine Charlotte, mourut en 1831 à Forli où il s'était rendu pour prendre part avec son frère, le futur Napoléon III, au soulèvement des Romagnes.

Sur le quatrième côté de la crypte de Saint-Leu, un autre sarcophage contient les restes du père et grand-père de tous ces Bonapartes, Charles Bonaparte, décédé à Montpellier sous la Révolution.

Les napoléonides morts demeurent, on le voit, très dispersés, mais, sauf l'Aiglon, chacun d'eux semble avoir trouvé, ici ou là, sa sépulture définitive. Ajoutons, sur la juste observation d'un autre de nos correspondants, que la chapelle funéraire de Napoléon III et des siens à Farnborough est desservie actuellement non point par des prémontrés, mais par des religieux de l'ordre de Saint-Benoît, de la congrégation de France, rameau de Solesmes, et qu'ils ont pour abbé le révérendissime dom Cabrol, bien connu par ses travaux liturgiques.

Albéric Cahuet.



La cour intérieure du musée de Boulogne-sur-Mer.
L'édifice, ancien séminaire, a été construit en 1731. Au centre, monument de l'abbé Haigneré, historien boulonnais et donateur du musée.

REGARDS SUR LES MUSÉES DE PROVINCE

(Voir les numéros des 28 juin, 30 août, 20 septembre, 8 et 29 novembre 1930, 21 février, 18 avril et 12 décembre 1931.)

X. — BOULOGNE-SUR-MER

L'archéologie, les beaux-arts, les sciences naturelles et physiques voisinent dans le musée de Boulogne-sur-Mer qui est plus que centenaire. Son conservateur général, le Dr Emile Dutertre, ses conservateurs, M. de Jenlis, M. Camille Lorel, M. Auguste Dutertre ne sont pas hommes à laisser en désordre des collections que des dons importants ont assez récemment enrichies, mais que les brutalités de la guerre avaient bouleversées. Un grand travail de réorganisation a été entrepris et en partie les transformations prévues ont été accomplies. Le musée est installé dans un bâtiment ample, robuste et qui n'est pas sans beauté : construction qui date du premier tiers du dix-huitième siècle et abrita longtemps un séminaire. Des aménagements intérieurs l'adaptent peu à peu à son nouveau rôle.



Vierge de calvaire en pierre lithographique polychrome (hauteur 0 m. 515) fin XIVe siècle. Provenance inconnue. (Collection C. Enlart.)

Au rez-de-chaussée, plusieurs salles et plusieurs galeries présentent dans des conditions fort satisfaisantes des collections archéologiques d'un haut intérêt. Avec une patience qui ne s'est pas affaiblie depuis des années, M. de Jenlis a reconstitué les admirables vases de la fameuse collection C. Panckouke que les bombardements par avion avaient plus éprouvés que vingt-quatre siècles ; et sa pieuse minutie est parvenue à sauver aussi maint vestige de l'époque romaine d'autant plus vénérable qu'il provient du sol boulonnais. La « salle du moyen âge », par son ordonnance comme par sa couleur, séduit particulièrement le regard. Elle est toute remplie du souvenir de Camille Enlart qui a légué à une ville qui lui était chère les objets réunis par sa science et son amour du passé. Ils attestent la sûreté de son goût et l'ardeur de ses investigations : ainsi cette exquise Vierge de calvaire taillée dans un bloc de pierre lithographique. La plupart des pièces exposées sont d'origine régionale : beaucoup ont été découvertes lors des recherches faites à Wissant et à Thérouanne. Une cuve baptismale, qui par son style eût mérité de figurer il y a quelques mois à l'exposition byzantine du pavillon de Marsan, provient de l'église de Wierre-Effroy.

De vastes galeries où le public n'a pas encore accès ne semblent, au premier coup d'œil, qu'encombrées de débris aussi insignifiants que poussiéreux. Pourtant qui s'y peut glisser et attarder y respire avec délices le parfum de l'Aventure. Parmi des maquettes de monuments et des fragments de sculptures, des moulages sans gloire, des bustes de grands hommes oubliés, on y découvre la trace de tentatives épiques qui exaltent encore les esprits et les cœurs : non loin des premières hélices inventées par le génial et malheureux Frédéric Sauvage, le modèle de la goélette du magnifique corsaire Robert Surcouf, ou celui des bateaux de la flottille construits par Napoléon Ier en prévision de la descente en Angleterre — ce chant d'Homère interrompu !

Prolongement merveilleux des minutes ennoblies par l'héroïsme humain...



La Vierge, l'Enfant Jésus et saint Jean : peinture de l'école italienne du XVe siècle.



CorOT. — *Matinée.* (Environs de Beauvais. Peint par le maître entre 1855 et 1865.)

DAVID. — Etude pour le portrait de Mme Récamier qui est au Louvre. (Peint vers 1800.)
(La toile a été déchirée par un éclat de bombe pendant la guerre de 1914-1918.)

DEUX TABLEAUX DE LA COLLECTION CHARLES LEBEAU AU MUSÉE DE BOULOGNE-SUR-MER

Photographies de M. Raymond Lécuyer.



Vase dit « du supplice d'Ajax », atelier d'Exekias, peintre d'Attique, VI[e] siècle avant J.-C.
(Collection C. Panckouke.)



Saint Hubert, faïence polychromée de la fabrique de Saint-Omer, seconde moitié du XVIII[e] siècle.
Hauteur 1 m. 12.



Vase romain barbotiné, III[e] ou IV[e] siècle après J.-C., trouvé dans la région boulonnaise.

Poterie péruvienne de haute époque.
(Don de l'amiral de Rosamel.)



Poterie péruvienne de haute époque.
(Don de l'amiral de Rosamel.)



Couvercle de coffret représentant un épisode du *Roman de la Rose* : le siège du château de l'Amour.
Ivoire, travail français, XIV[e] siècle (0 m. 20 × 135 m/m.)

QUELQUES ANTIQUITÉS DU MUSÉE MUNICIPAL DE BOULOGNE-SUR-MER

Photographies de M. Raymond Lécuyer.

Comment ne pas lire sans émotion l'inscription gravée sur une plaque de marbre en deux parties et qu'on a fixée dans l'escalier du musée :

M. Pilastre de Rozier voulant passer en Angleterre dans un aérostat où il avait réuni le procédé du feu à celui de l'air inflammable partit de Boulogne le 15 juin 1785, accompagné de Pierre-Ange Romain, né à Honfleur, qui, le premier, a construit un ballon imperméable par la découverte d'un enduit désiré depuis longtemps, s'élevèrent à la hauteur de plus de cinq mille pieds aux applaudissements d'un peuple immense qui bientost les vit avec effroy tomber et périr victimes de leur zèle. Les maires et échevins de la ville de Boulogne ont fait élever ce monument à la mémoire de ces infortunez aéronautes.

Ces deux infortunez aéronautes, partis de l'esplanade de cette ville le 15 juin 1785 à 7 heures 5 minutes du matin, sont tombés entre Wimereux et la mer à 7 heures 28 minutes. Le premier a esté trouvez (sic) *mort, le second a donné quelques signes de vie pendant une ou deux minutes. Ils ont été transportés à Wimile et sont enterrez dans le cimetière de la paroisse où on leur a élevé un monument ainsi qu'une aiguille à l'endroit de leur chuste.*



La collection C. Enlart dans la salle du moyen âge.
Cette salle a été inaugurée en 1927. — Le buste de C. Enlart est de Paul Graf. — Cheminée du XIVe siècle. Sur l'étagère sculptée, pots d'étain qui servaient au XVIe siècle lors de l'élection du majeur de Boulogne.

Le musée de peinture s'ouvre au premier étage. Il s'enorgueillit de posséder un bon Lastmann, un Drouais, un Turner, un Sisley et une amusante vue de Boulogne qui est peut-être un Van der Meulen ; mais il faut surtout le féliciter de posséder une Vierge italienne du quinzième siècle dont il ne faut pas désespérer de découvrir l'auteur — un maître certainement. Un escalier monte dans la salle Lebeau, inaugurée il y a un peu plus de cinq ans, et qui est à elle seule un petit musée. Un blond pastel de Marcel Baschet y fait revivre la physionomie distinguée et sympathique du donateur. M. Charles Lebeau, mort en 1916 à soixante-quatorze ans, était né à Boulogne et issu d'une famille d'armateurs et d'industriels boulonnais. Homme fin et cultivé qui comptait parmi ses nombreux amis parisiens plusieurs des grands artistes de sa génération, il avait formé avec un éclectisme averti une collection qui est très représentative des goûts, des tendances, des préférences, des audaces et des timidités d'un amateur très distingué de 1890-1910. Le dix-huitième siècle y est notamment représenté par un faune de Clodion, un charmant portrait de jeune fille de Boucher, un dessin de Cochin, des sanguines de Greuze, des crayonnages de Prud'hon, un Boilly qui n'a pas figuré dans les dernières rétrospectives : *la Fête de famille,* une aquarelle friponne d'Aug. Leveillé — et aussi par d'excellentes céramiques dont plusieurs sont au chiffre de personnages historiques. Parmi les œuvres du dix-neuvième siècle, j'ai surtout remarqué une belle et curieuse étude de L. David pour ce portrait de Mme Récamier que le maître, dans un accès d'humeur, n'acheva jamais ; une *Matinée* aux environs de Beauvais et *le Pressoir de Domfront* de Corot ; un petit Théodore Rousseau qui représente l'ancien télégraphe à signaux de Montmartre ; une *Marée montante* de Gustave Courbet ; un Monticelli d'une savoureuse patine ; deux dessins d'Alphonse Legros ; un portrait de Sarah Bernhardt en 1907 par Corabœuf ; deux épreuves remarquables du *Verlaine* et de *Eline* d'Anders Zorn ; une maquette de Carpeaux. M. Lebeau a légué nombre d'œuvres des céramistes et verriers modernes — les Bigot, H. Cros, Dalpayrat, Daumouse, Daum, Decœur, Decorchemont, Delaherche, Gallé, Lachenal, Lalique, Lenoble, Thesmar, etc. Des chaises dont la tapisserie a été tissée d'après les modèles de Jules Chéret, et dont les bois sont de Majorelle, rappellent les efforts plus méritoires qu'heureux faits aux Gobelins sous la direction de Gustave Geffroy.



Modèle, construit aux Antilles, de la goélette commandée par le corsaire Robert Surcouf.

La lumière d'un ciel marin pénètre assez généreusement dans la salle Lebeau : elle ne parvient pas à éclairer régulièrement les vitrines de galeries voisines consacrées à des collections qui, par leur richesse et leur rareté, mériteraient cependant un sort meilleur. Elles renferment en effet des exemplaires fort séduisants des faïenceries de Strasbourg et des pièces qui attestent combien furent florissantes au dix-septième et au dix-huitième siècle les fabriques artésiennes. On signale avec raison aux touristes l'intérêt des masques barbares que possède le musée ; mais je crois qu'il faudrait aussi diriger l'attention des curieux vers une remarquable série de poteries du vieux Pérou rapportées par des navigateurs boulonnais à la fin du dix-huitième siècle ou au commencement du siècle dernier. Par leur forme et leur décoration elles vaudraient la peine d'être étudiées et mises en valeur, d'autant que leur état de conservation en général est parfait et que les conditions dans lesquelles elles sont venues en France sont une garantie de leur authenticité.

Plusieurs salles d'histoire naturelle et de géologie ne contribuent pas peu à la renommée du musée de Boulogne-sur-Mer ; mais, si je suis bien renseigné, elles sont plus visitées par des savants ou des étudiants étrangers que par des Français. Quoi qu'il en soit leur intérêt, reconnu par les spécialistes, ne peut être contesté. Il semblerait logique qu'on leur consacrât une installation spéciale. Le temps des musées fourre-tout est révolu. Par suite des dispositions testamentaires de l'amiral Huguet, décédé récemment, et qui a laissé à la chambre de commerce de Boulogne son château de Coligny, bientôt pourra être créé un musée de marine indépendant. Si, d'autre part, la municipalité affectait un immeuble spécial à l'aménagement des collections scientifiques, la réinstallation et le classement des collections d'archéologie et de beaux-arts pourraient être achevés dans des conditions plus favorables. On pourrait épargner à l'esprit du visiteur des juxtapositions et des mélanges qui sont toujours fatigants pour l'esprit comme pour le regard. Peut-être parviendrait-on alors à publier des catalogues pour chaque section : actuellement la collection Lebeau est seule pourvue de cet utile instrument. Les étiquettes sont assez nombreuses et précises, mais leur lecture n'est pas toujours aisée. Malheureusement, les personnalités dévouées qui veillent sur le musée de Boulogne ne m'ont pas semblé entourées de concours efficaces. Non seulement il n'existe pas de société d'amis du musée, mais les grands organismes régionaux se désintéressent de sa conservation et à plus forte raison de son accroissement.

Raymond Lécuyer.

Photographies de M. Raymond Lécuyer.



Figure sculptée en bois qui ornait le château arrière du *Fontenoy* (balcon de l'amiral). Hauteur 1 m. 80.



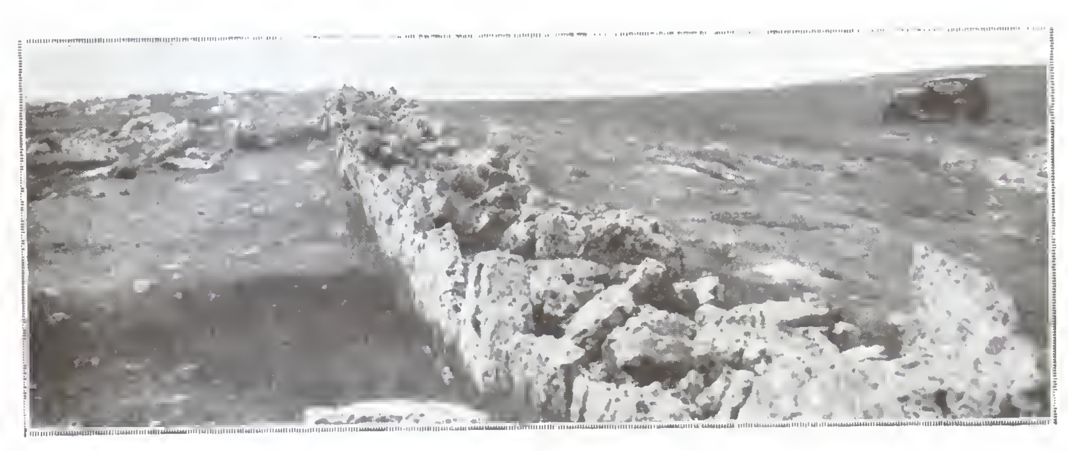
Vol d'observation à faible hauteur sous écran de nuages.
Les derniers rayons du soleil couchant, maintenus en faisceau parallèle au sol par l'écran de nuages, font ressortir les moindres vallonnements du terrain, invisibles pendant le jour.



Crête rocheuse suivant le sommet de la chaîne.
C'est sous cette forme qu'apparut d'abord le mur de défense.



Ancien *vallum* (fossé à double talus).
Une ligne plus sombre de la steppe prolongeait la crête rocheuse : au sol, on constata une dépression de quelques centimètres qui, aux premiers jours de soleil brûlant, gardait sa verdure plus longtemps que la steppe environnante.



Soubassements.
Les traces du *vallum*, suivies en l'air, amenèrent à retrouver les soubassements très nets du mur de défense : le mur centrait le triangle de camps et de places fortes organisé contre les invasions de la cavalerie ennemie venant du Tigre.

Recherche aérienne de la frontière romaine et du mur de défense de Djebel Tchembe
(chaîne du Djebel Sindjar, printemps 1931).

SUR LES TRACES DE ROME

EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE AÉRIENNE EN SYRIE

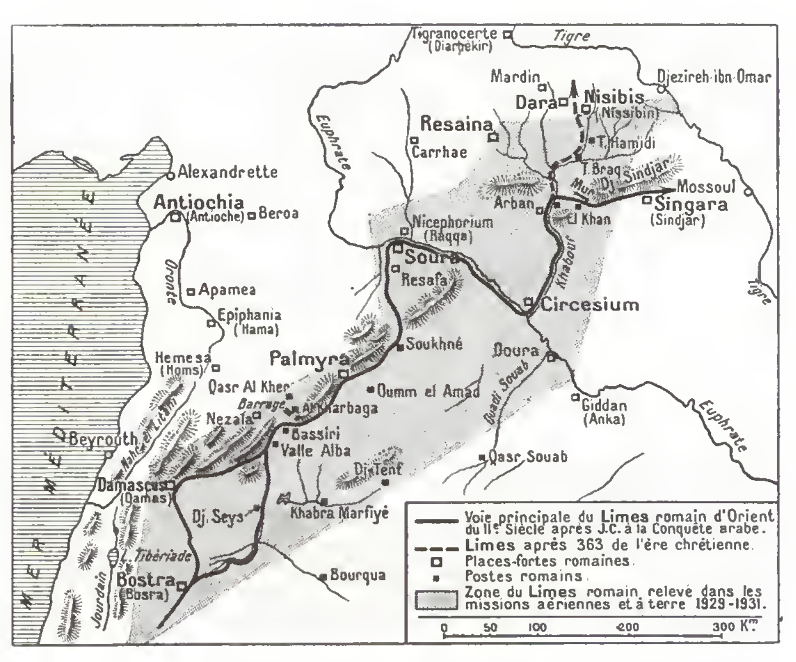
Sous le titre : *les Révélations archéologiques de la photographie aérienne, L'Illustration* a donné la primeur, dans son numéro du 25 mai 1929, d'une nouvelle méthode de recherches et d'observations archéologiques au moyen de l'avion, inventée et mise au point par un missionnaire français, le R. P. Poidebard, dans la Haute-Djéziré syrienne, en collaboration avec l'aviation de notre armée du Levant. C'est en mai 1925 que le Père Poidebard, chargé de mission par la Société de géographie, avait, au cours d'un vol au-dessus du désert syrien, eu la première idée de cette technique qu'il expérimenta pendant les années suivantes. Il l'avait assez développée, au printemps de 1929, pour pouvoir en faire l'objet d'une communication à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Les résultats insoupçonnés qu'il avait obtenus furent hautement appréciés par les milieux scientifiques et une autre mission lui fut aussitôt confiée : celle de reviser et de compléter la carte du *limes* romain (frontière romaine) dans le territoire sous mandat français au sud et au nord de l'Euphrate. Cette tâche délicate ne demanda pas moins de dix campagnes successives, pendant les années 1929, 1930 et 1931. Le colonel Orthlieb, du 39e régiment d'aviation, et son successeur, le colonel Antoynat, mirent au service de l'explorateur leurs pilotes et leurs photographes, dont l'aide fut précieuse, non moins que celle du lieutenant Sauvagnac, des méharistes, pour les vérifications au sol. Enfin, le mois dernier, le R. P. Poidebard a pu présenter à l'Académie, avec la carte dressée par lui, une documentation photographique considérable qui non seulement confirme l'excellence de son procédé, mais encore résout un problème historique capital au point de vue de l'organisation du désert de Syrie.

L'AVION AU SERVICE DE L'ARCHÉOLOGIE

Nous ne reviendrons pas ici sur les principes de l'observation aérienne appliquée à l'archéologie ni sur la technique très particulière qu'elle comporte dans les régions de steppe. Nous rappellerons seulement ce qui fut la découverte essentielle et féconde du R. P. Poidebard. Il avait remarqué qu'après les premières pluies d'automne la steppe reverdissait brusquement, mais en teintes différentes suivant la perméabilité du sol. Là où elle restait plus claire, c'est que la perméabilité était moindre ou que la végétation devait être gênée par dissolution de la chaux des anciennes murailles. On pouvait donc en induire qu'elle cachait une ruine souterraine. Au contraire, une teinte plus sombre devait correspondre aux dépressions d'une ancienne chaussée ou d'un ancien fossé, car quelques centimètres de dépression suffisent à garder dans le sol plus d'humidité. Sans doute, pendant la saison chaude, aux heures médianes du jour, sous les rayons perpendiculaires et brutaux du soleil, la steppe apparaît-elle uni-

formément grise ou plate. Mais au printemps et surtout en automne, sous les éclairages obliques du soir et du matin, les moindres ondulations, les moindres rides du terrain ressortent en s'exagérant même. Cette propriété des éclairages obliques et rasants est bien connue : c'est à elle qu'on doit, par exemple, qu'une route qui semble très plate pendant le jour apparaît tout à coup bosselée, la nuit, quand elle est balayée par les phares d'une automobile. Le phénomène n'avait pas échappé aux observateurs de la guerre et ils l'utilisaient pour retrouver les traces des abris souterrains ou déceler les camouflages des ouvrages ennemis. Mais il restait à pousser la méthode jusqu'à ses dernières conclusions en l'adaptant aux conditions spéciales du désert syrien.

L'expérience de ces trois dernières années lui a apporté d'appréciables perfectionnements, notamment en ce qui concerne la hauteur d'observation. Les vols à altitude élevée (1.000 à 1.500 mètres), pratiqués avant 1929, n'ont été conservés que pour les reconnaissances générales ayant pour but l'étude des conditions géographiques d'une région de la frontière romaine, les vues d'ensemble d'une organisation stratégique, la comparaison entre des points éloignés, une revision générale rapide ou les photographies perpendiculaires. Par contre, les vols à basse altitude (300 mètres et au-dessous) se sont affirmés, depuis l'automne 1929, beaucoup plus fructueux pour l'observation des détails. Ils ont été constamment employés. Grâce au moteur actuel de l'aviation du Levant, qui a une bonne réserve de puissance, et aux qualités des appareils en service, les conditions du vol à basse altitude, assez délicates dans l'atmosphère parfois torride et instable de Syrie, ont été surmontées.



La zone (en grisé) d'exploration archéologique aérienne en Syrie (1929-1931).

Ainsi, la reconnaissance des points d'eau et des tours de guet de l'ancienne voie caravanière entre Damas et Djebel Tenf a été faite à 25 mètres de hauteur sur un parcours de 200 kilomètres. L'étude du monument routier d'Oumm el Amad, sur l'ancienne voie de Palmyre à Hit (où a été retrouvée une inscription du deuxième siècle datant la route d'Antonin le Pieux et déterminant son but, vers le golfe Persique), avait été faite peu auparavant en survolant ce site à 5 mètres de hauteur, hélice presque calée. D'une façon générale, la hauteur moyenne de recherches s'est établie aux environs de 300 mètres.

La reconnaissance toute récente de juillet-août 1931 a permis d'opérer dans des conditions atmosphériques jugées auparavant défavorables à l'observation archéologique par suite de la luminosité excessive de la saison torride, de la sécheresse absolue de la steppe et des tourbillons d'air brûlant au voisinage du sol. Utilisant le plein contre-jour et l'écran formé par l'aile supérieure de l'appareil, l'avion volant très bas, à environ 100 mètres, le Père Poidebard put observer au-dessous de lui, pendant une soixantaine de kilomètres, les traces d'une route ancienne partant de Tell Hamidi vers la région de Mossoul. Invisible au sol, cette voie importante avait échappé à toutes les explorations aériennes précédentes.

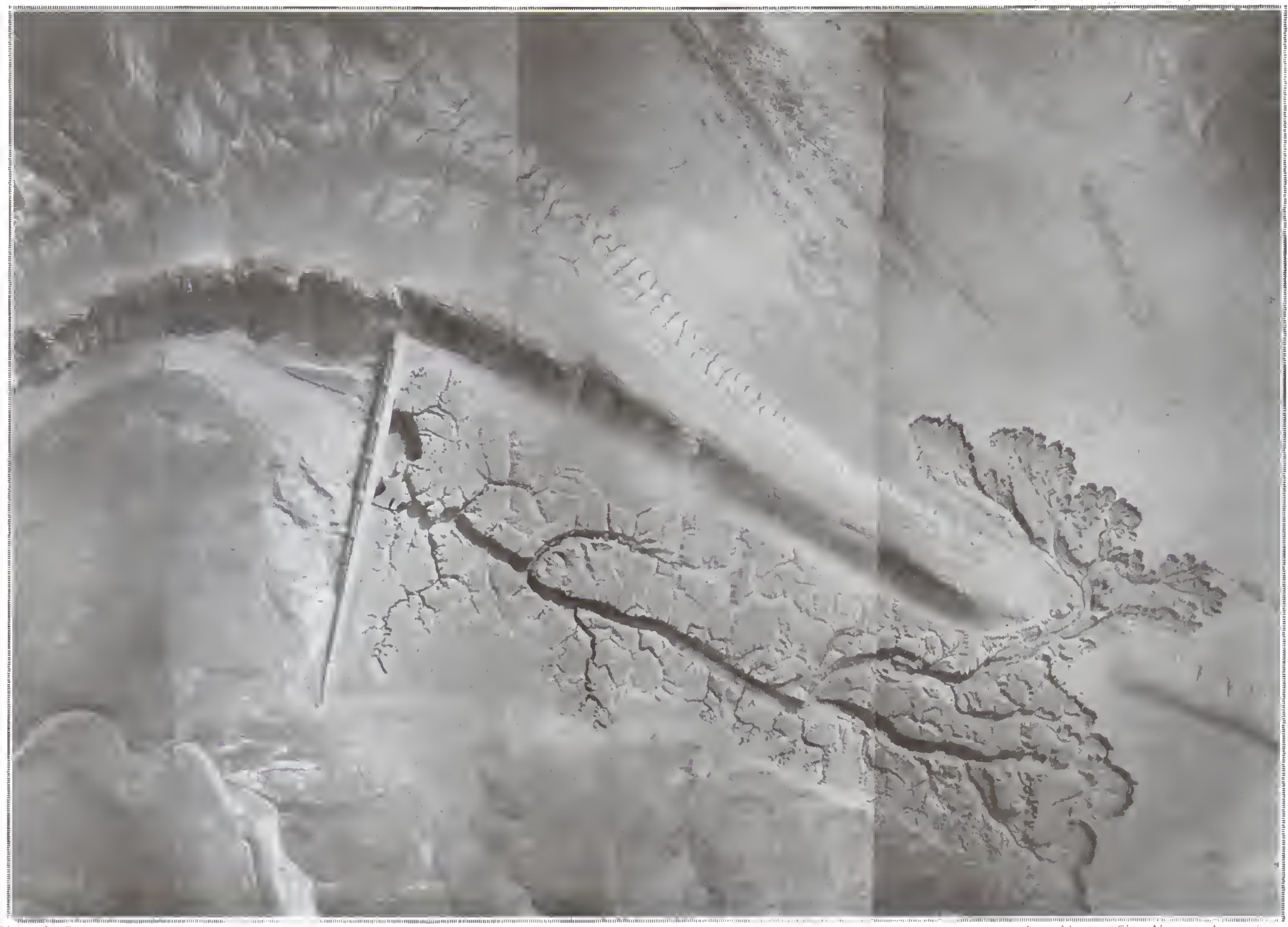
Pour obtenir un éclairage presque parallèle au sol, des essais furent faits en automne 1929 en volant, à la fin de l'après-midi, sous des nuages peu élevés, précédant et suivant immédiatement les grosses averses de novembre. Les derniers rayons du soleil, maintenus sous cet écran artificiel en faisceau horizontal, faisaient ressortir, en les exagérant, les moindres vallonnements des tells et de la steppe. Une vue photographique illustrant ce procédé a pu être prise à Deir ez Zor en automne 1930. On voit apparaître au sol des traces d'ancienne piste invisibles pendant le jour.

Il va sans dire que des cartes à grande échelle, portant suffisamment de détails, sont d'indispensables auxiliaires pour l'archéologue qui y consigne



Organisation des cultures et adduction d'eau d'un poste frontière, Qasr al Kher, sur la route Palmyre-Damas.

A gauche, *birket*, ou bassin maçonné, dont on aperçoit le canal d'adduction d'eau se dirigeant vers le réservoir, puis vers les enceintes de culture. Dans ces enceintes, la photographie aérienne révéla, sous le limon du wadi qui a nivelé le sol, la trace des anciens sillons de l'époque romaine actuellement entièrement invisibles au sol. — A droite : tour du *castellum* de Qasr al Kher, dont on aperçoit l'ombre sur le bord de la piste automobile Damas-Palmyre. Derrière la tour, plate-forme du *castellum*. Au-dessous, à droite, vallonnements circulaires d'anciens puits romains actuellement recouverts entièrement par la steppe. — *Assemblage : Cie Aérienne Française. — Phot. de Boysson.*



Phot. de Boysson. *Assemblage : Cie Aérienne Française.*

Barrage d'Al Kharbaga.

Dans la chaîne dominant Qasr al Kher, un barrage captait l'eau du wadi Bassiri pour le *castellum*.
Le bassin du barrage, comblé par le limon du wadi, est profondément sillonné par les eaux de pluie. En haut à droite, traces de l'ancienne voie romaine, invisible au sol.

ses observations. On possède actuellement, en Syrie, une nouvelle édition de la carte générale au 1/500.000 et, en plusieurs régions de la Haute-Djéziré et du sud-est de Damas, des éléments importants de carte au 1/100.000 et au 1/200.000. La première a servi de carte générale de vol, les deux



Type des puits romains du désert de Syrie (1 m. de diamètre et 65 m. de profondeur. Route des caravanes Homs-Arabie, route de Djowf).
Retrouvé par le capitaine Deleuze, du contrôle bédouin, et débouché par les tribus elles-mêmes.

autres ont facilité la localisation précise des sites étudiés. Grâce à ces nouveaux documents cartographiques, le Père Poidebard a pu établir la première édition de la carte du *limes* entre Bosra et le Tigre et déterminer toutes les étapes des voies de la frontière et des routes de caravanes.

Mais la photographie aérienne rend des services plus considérables encore, surtout lorsqu'elle se complète par les mesures prises au sol. Sans entrer dans une explication technique des procédés et des appareils de restitution actuellement usités en cartographie et pour les levers de plans du cadastre, il suffira de dire qu'un vol de quelques heures a souvent permis de dresser des plans qui eussent demandé plusieurs mois de travail au sol. Un exemple typique en est fourni par la photographie des irrigations et des cultures romaines de Qsar al Kher, entre Palmyre et Damas. Sans compter que l'utilisation de certains rayons spéciaux, auxquels notre rétine est insensible, donne sur une plaque photographique spécialement préparée la représentation de détails absolument invisibles à l'œil humain. C'est ainsi qu'on put, près de Palmyre, retrouver les sillons d'un ancien terrain de culture de l'époque romaine dans une organisation rigoureusement nivelée par le limon d'un wadi.

LE « LIMES » ROMAIN

La technique mise au point par le Père Poidebard apparut à juste titre à l'Académie des inscriptions et belles-lettres comme la plus propre à employer pour préciser les notions si incomplètes que nous possédions sur le *limes* romain d'Orient.

Le *limes* romain, bien qu'il ait été étudié depuis longtemps par certains archéologues, restait encore inconnu dans de nombreux et longs secteurs. La carte qu'en a dressée le Père Poidebard, sans être encore définitive, apporte néanmoins à la science une contribution inédite du plus haut intérêt.

La zone du *limes* mesure 750 kilomètres en ligne droite et 1.000 avec les détours. Le Père Poidebard a réussi, sur une profondeur variant entre 100 et 200 kilomètres, à retrouver et à reconstituer l'organisation militaire, routière et économique de l'occupation romaine, avec ses postes de défense, ses postes d'étape, ses routes d'armée et ses routes de caravanes, ses points d'eau, ses centres de pâturage et de culture.



Départ pour la recherche de l'ancienne route des caravanes entre Palmyre et Hit au IIe siècle ap. J.-C.
De gauche à droite : adjudant-chef Caton, guide ; R. P. Poidebard et son pilote le capitaine de Castets ; adjudants-chefs Dehez et Baron. — *Vue prise par le commandant de Boysson, photographe de la reconnaissance.*

Il résulte de ces patientes et minutieuses recherches que le *limes* romain était non une limitation bornière comme nos frontières modernes, mais un vaste réseau routier parallèle à la limite du territoire d'empire. La route principale, marquée sur la carte en tracé plus noir, était une voie fortifiée gardant toutes les passes d'accès. Elle était souvent doublée, de chaque côté, par d'autres voies parallèles renforçant la défense. Du *limes* principal, appelé parfois *limes* intérieur, de grandes voies munies de postes et de points d'eau s'enfonçaient perpendiculairement dans le territoire des tribus alliées ou soumises. Le *limes* formait donc une artère vitale de la puissance politique et militaire de l'empire. L'armée romaine y trouvait à la fois une zone de retrait en cas d'invasion trop puissante et une zone de départ contre les ennemis du Sud-Est.

Pour se défendre contre les Parthes et les Perses, rivaux redoutables menaçant l'Asie antérieure et barrant les routes commerciales vers l'Asie extrême, les Romains durent établir une ligne de protection et de départ entre les deux places fortes de Bosra, capitale de la province d'Arabie, et de Tigranocerte (Diarbékir), citadelle centrale du massif d'Arménie. Dans le désert de Syrie et en Haute-Mésopotamie, le terrain était peu propice. Toutes les voies de circulation de désert, les cours d'eau, comme l'Euphrate et le Tigre, étaient dirigés du nord-ouest au sud-est, constituant des lignes d'invasion et non de défense. Une seule ligne naturelle dans la direction sud-ouest-nord-est traversait la vaste plaine ouverte aux attaques de l'ennemi : c'était le rameau de la chaîne côtière se détachant de Bosra et de Damas vers l'Euphrate, le cours du Khabour, affluent de l'Euphrate, et la chaîne du Sindjar. C'est là qu'on retrouve accroché le *limes*.

Cette ligne frontière a d'ailleurs subi des va-et-vient constants suivant les changements de la politique romaine dans ses relations avec les voisins orientaux. Bien que certaines parties du *limes* reportées sur la carte puissent être déjà datées avec précision par les inscriptions ou par l'architecture des postes, de nombreux sondages seront encore nécessaires pour déterminer l'origine de tous les points mis à jour.



Une ancienne route vers l'est à la lisière du désert des volcans.

Du Djebel Seys, poste de la voie de Dioclétien en lisière du désert des volcans, à 100 kilomètres sud-est de Damas, une ancienne route fut aperçue, en mai 1927, s'enfonçant dans le désert à travers le sable blanc des Khabras et les basaltes noirs des Haras. Invisible au sol, elle fut survolée en 1931 et photographiée. A une étape du Seys, on retrouva un poste de surveillance de la cavalerie romaine et l'organisation d'un centre de pâturage. — *Phot. de Boysson.*

LES TROIS PÉRIODES PRINCIPALES

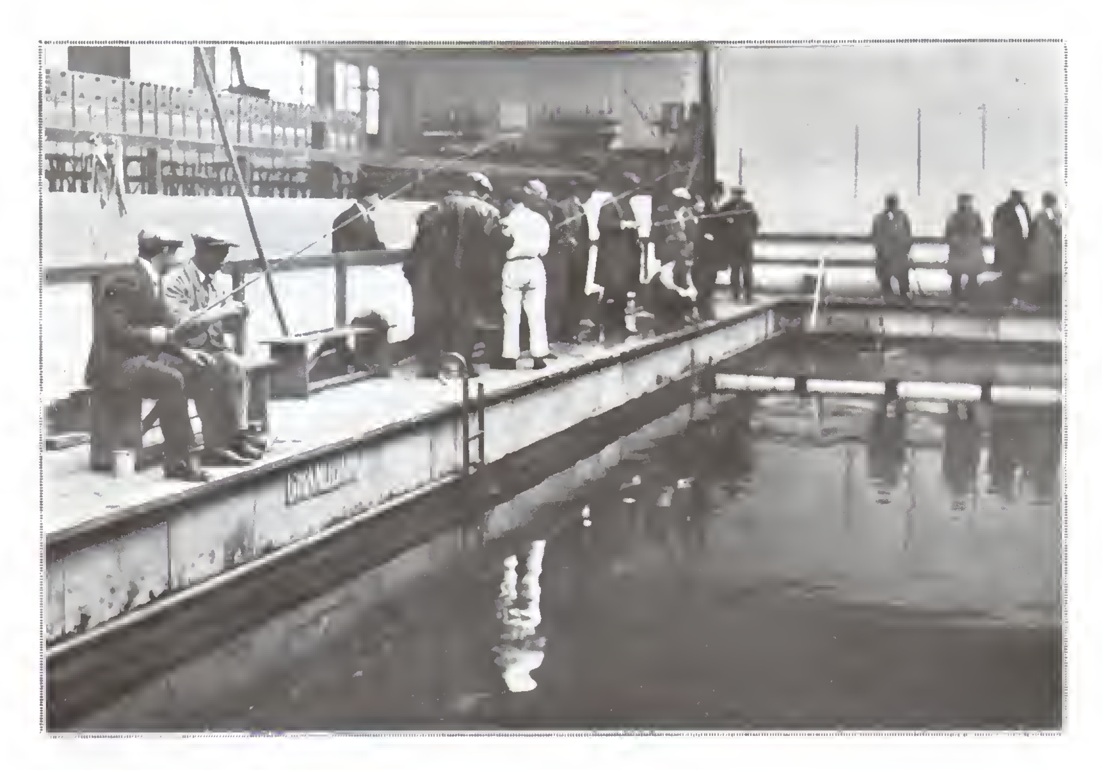
Trois périodes ou tracés semblent toutefois se détacher nettement dans cette zone routière compliquée qui, de Bosra, par Damas et Palmyre, atteint l'Euphrate à Soura, redescend à Circesium, puis, par le cours du Khabour, parvient à Arban et à Singara :

1° *Période du deuxième siècle, sous Trajan.* — Plus audacieux qu'Auguste qui avait fixé la frontière romaine au coude de l'Euphrate, en avant d'Antioche, Trajan se préoccupa de doter l'empire d'une grande voie fortifiée reliant Aqaba, sur la mer Rouge, à l'embouchure du Phase, sur la mer Noire. Enfonçant la frontière parthe dont la route royale suivait la rive gauche de l'Euphrate, il avança vers le Tigre. Un grand triangle de routes, dont le centre militaire était Nisibis, se dessina alors, ayant pour bases Circesium et Tigranocerte. Avec l'occupation de Singara, le Khabour et la chaîne du Sindjar formèrent le côté méridional du triangle fortifié ;

2° *Période de la fin du troisième siècle, sous Dioclétien.* — Après des alternatives et des retraits successifs de la ligne de *limes* au cours des deuxième et troisième siècles, Dioclétien, à la fin du troisième siècle, rétablit et consolida l'avance de Trajan vers le Tigre. Mais le temps n'était plus où une seule voie fortifiée suffisait à maintenir en respect les ennemis du Sud et leurs alliés, les nomades du désert. Devant les attaques des cavaleries perses, Dioclétien multiplia et renforça les *castellums* du *limes* principal. Il doubla celui-ci de voies parallèles munies de postes et de puits fortifiés, il enfonça dans le désert des voies de surveillance contrôlant les centres de pâturage et les points d'eau des nomades. Parmi ces nomades eux-mêmes, il leva des partisans qui vinrent appuyer l'armée romaine des frontières par leurs escadrons mobiles et endurants et par leurs fortifications, conçues selon une technique toute différente de celle des Romains, mais susceptibles de résister à des invasions rapides et massives de cavalerie perse ;

3° *Période de la fin du quatrième siècle à la conquête arabe.* — Sauf un retrait de la frontière sous Jovien, après l'échec de Julien (363) qui donna Nisibis aux Perses et constitua sur la rive droite du Tigre la place forte de Dara, le *limes* devait rester sans changements jusqu'à l'occupation arabe. Au sixième siècle, Justinien en renforça les secteurs, particulièrement celui de l'Euphrate et celui du Khabour. Les Byzantins se trouvèrent hériter d'un *limes,* redoutable sans doute comme fortification, mais qui devenait une charge excessive pour une armée dont la désagrégation s'accusait de plus en plus. Les Arabes eurent vite fait de conquérir ces places multiples et mal gardées. Ils en conservèrent quelques-unes et abandonnèrent simplement les autres, devenues inutiles. Les restes du *limes* d'Orient, que l'on survole aujourd'hui, dessinent le tracé exact de la frontière romaine au moment de la conquête arabe.

Les recherches aériennes du P. Poidebard ont fourni sur le *limes* nombre de précisions inédites. La méthode d'investigation dont il est l'initiateur a mis l'avion au service de l'archéologie. Elle a, d'emblée, obtenu des résultats remarquables en un espace de temps des plus restreints. Par elle s'est complétée notre connaissance d'une histoire jusqu'ici extrêmement obscure et confuse, en même temps que de nouvelles raisons nous ont été données d'admirer le génie organisateur et civilisateur des Romains.



Une piscine parisienne transformée en paradis des pêcheurs.

COURRIER DE PARIS

MYSTICISME SPORTIF

La vie parisienne est faite de contrastes. Si l'un de vos amis provinciaux, épris de calme et de silence, reprenait un jour les arguments qui permirent au rat des champs d'accabler le rat des villes, ne répondez rien et conduisez-le dans un endroit que je vais vous décrire. Vous pourrez le confondre en lui présentant une race de Parisiens en présence de laquelle toutes ses objections s'effondreront.

Nous sommes ici dans un établissement de bains où l'on ne se baigne pas. Cette piscine a été désaffectée par son ingénieux propriétaire. N'arrivant pas à la remplir de clients — naïades et tritons — il l'a peuplée de poissons, truites, carpes, tanches, perches et anguilles. Puis il a affiché à sa porte le règlement du jeu.

Les pêcheurs acquitteront d'abord un droit d'entrée de 3 francs pour avoir le droit de s'asseoir sur les rives de ce lac poissonneux. Ils pourront ensuite « ferrer » autant de pièces qu'ils le voudront ou le pourront, mais, en sortant, leurs victimes seront pesées et ils les paieront au cours du marché du jour.

Cet organisateur est un fin psychologue. On voit qu'il connaît à fond la mentalité du pêcheur à la ligne et aussi celle du sportif. Evidemment, nous savons bien qu'il existe des chevaliers de la gaule qui ne passent pas de longues journées en tête à tête avec une rivière par gourmandise ou par économie. Nous n'ignorons pas également que beaucoup de chasseurs ne sont pas des gastronomes amateurs de gibier. Le plaisir de ces spécialistes est très souvent d'un désintéressement absolu. Mais, tout de même, il fallait bien connaître l'état d'esprit d'un pêcheur pour inviter un honnête père de famille à aller faire son marché de cette façon.



Après la pêche : devant le tableau des cours du poisson auxquels doivent être payées les prises.
Photographies Keystone.

Ce qu'on lui offre, en effet, c'est la possibilité de payer plus cher que chez son fournisseur habituel, avec une perte de temps considérable, la dépense d'un matériel coûteux, des soins, de la science et de la patience, des poissons dont il ne pourra choisir ni la taille, ni l'espèce. Tel serait, en effet, le raisonnement prosaïque et désabusé d'une honnête ménagère. Mais ce n'est pas celui de ces artistes.

Vous ne tenez pas compte, en effet, de tout ce qui fait la noblesse du mysticisme sportif. Vous sous-estimez l'ivresse grisante du guet, de la ruse, de l'espoir cent fois déçu, puis soudainement comblé, de la lutte avec le hasard ou la malice des choses. Manger une truite après l'avoir payée 16 francs la livre dans une poissonnerie du quartier représente une volupté bien médiocre si on la compare à celle de ces raffinés qui, pendant de longues heures, auront lutté d'adresse pour arracher à l'onde perfide un élément de leur déjeuner.

Les clients de ce « Paradis des pêcheurs » sont, paraît-il, nombreux et fidèles. Il ne faut pas s'en étonner. Tout effort nous rend plus précieux le résultat de notre travail. Et la joie de la difficulté vaincue a des charmes sans pareils. Observez les amateurs de T. S. F., voyez-les tourner fiévreusement leurs boutons de commande pour stabiliser dans un furieux remous de sifflements et de rugissements l'onde fragile qui vous apporte de Varsovie un air de *la Tosca*. Dès qu'ils ont triomphé de la révolte des éléments et qu'ils sont en contact direct avec la cantatrice de leur choix, ils abandonnent aussitôt avec dédain le bénéfice de leur victoire. Ils lâchent la proie tant convoitée pour l'ombre merveilleuse que représente désormais pour eux le poste de Barcelone ou celui de Berlin. Et ils tournent de nouveau leurs cadrans pour « accrocher » au passage une bribe de musique lointaine qu'ils rejetteront aussitôt dans les vagues de l'éther dès qu'ils la tiendront solidement au bout de leur hameçon.

Voilà les vrais pêcheurs et leur état d'âme explique celui des clients de la piscine alimentaire.

Une seule ombre au tableau : la balance impitoyable qui chiffrera les exploits de ces champions de l'asticot. Jusqu'ici, une des grandes ivresses de ce sport consistait à dire négligemment : « Mon cher, j'ai tiré de l'eau un brochet de 12 livres ! » Hélas ! désormais, un témoin impitoyable ramènera la victoire à ses justes proportions en disant avec tranquillité : « Pour monsieur, 3 livres 260 de brochet à 9 francs, voyez caisse : 31 fr. 70. »

Le Semainier.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

« Vol de nuit » — « Mal d'amour »

Les prix Goncourt et Femina ont été attribués à deux livres — *Mal d'amour*, de M. Jean Fayard (Goncourt) ; *Vol de nuit* (Femina-Vie Heureuse) — qui, par leur thème, leur écriture, leurs recherches humaines, réalisent un contraste absolu.

Huit jours avant le jury Goncourt, le jury Femina-Vie Heureuse avait choisi son lauréat et il faut bien dire que l'ouvrage élu par l'académie féminine est l'un des plus remarquables et sans doute le plus exceptionnel qu'il nous ait été donné de lire cette année. Le succès du lauréat fait ici le triomphe des juges. L'auteur de *Vol de nuit*, M. Antoine de Saint-Exupéry, n'a pas seulement écrit un très beau livre. Il nous a donné des chocs puissants et des émotions vierges en nous révélant un monde ignoré dont nul autre avant lui ni comme lui ne nous avait rendu sensibles les forces et les mystères. Oh ! sans doute, la conquête de l'air a déjà produit une bibliographie considérable, mais à lire le livre de M. de Saint-Exupéry nous avons eu cette impression que nous n'avions rien lu avant de le connaître. Le vol, par une nuit de cyclone, de l'avion qui conduit le courrier de Patagonie à Buenos Aires prend, dans ces souvenirs vécus et sous cette plume qui grave, une beauté tragique dont je ne vois point d'équivalent. Pas de mots inutiles, nul artifice, point de parure. Mais des notes d'une grandeur simple qui réduit au mutisme toutes les grandiloquences. Quand les choses au-dessous et tout autour de l'avion se sont faites opaques et mortelles, l'homme, le pilote, voit luire sur sa tête, dans une déchirure de la tempête « comme un appât mortel au fond d'une nasse », quelques étoiles. « Il jugea bien que c'était un piège... mais sa faim de lumière était telle qu'il monta... »

Le dialogue par radio entre l'avion perdu et les postes angoissés précise minute par minute le drame. C'est la lutte d'Icare contre les dieux. C'est la moderne épopée du ciel, dépouillée de légende et de mots sonores. De la technicité, des faits, le geste humain qui multiplie sa conscience pour vaincre l'inconscient, l'inconnu, l'infini.

Le thème du récit apparaît d'abord net comme une raison commerciale : une compagnie de navigation aérienne veut remporter un triomphe de vitesse sur les autres moyens de transport : « C'est pour nous, dit le chef de l'entreprise, cet étonnant Rivière, une question de vie ou de mort puisque nous perdons, chaque nuit, l'avance gagnée pendant le jour sur les chemins de fer et les navires. » D'où la nécessité de ce service nocturne adopté après le risque des premières expériences, mais qui, au moment du récit, est encore dans la période du suprême péril.

Avec ses mots hachés, son énergie massive, sa lucidité dans l'agonie de l'avion, le pilote Fabien, à la fois victime et symbole, est une grande figure à quoi s'oppose la figure plus grande encore du chef demeuré à terre, aux leviers de la direction générale de ces courses de nuit, et que l'auteur a voulu faire surhumain et inhumain.

Il est possible, il est certain qu'un être réalisant le dynamisme implacable de ce Rivière existe. Dans sa préface au livre de M. de Saint-Exupéry, M. André Gide note fort exactement que les héros de l'énergie demeurent en puissance constante et continuent de servir ou de créer l'action après que la fin des guerres les a laissés sans emploi. Il leur faut s'opposer aux hommes pour faire les hommes à leur mesure. « Ce sont les événements que je sers. Il faut que je forge les hommes pour qu'ils les servent. » Peut-être ce Rivière en arrivera-t-il à croire que sa volonté seule empêche l'avion de se rompre en vol ou la tempête de retarder le courrier en marche. « Je suis surpris parfois de mon pouvoir... »

Tous ses hommes, il les aime. Quand il prend des sanctions ce n'est pas eux qu'il combat. « C'est ce qui passe par eux... » Les événements ont-ils le dessus ? Il admire « la grande force obscure qui sourd de partout autour des grandes œuvres ». Cependant une autre loi, celle qui fait les vies individuelles, le droit du bonheur effondré dans la catastrophe d'un vol de nuit, n'est pas sans troubler sa méditation. Il lui faut réagir pour agir. Le cas de Rivière n'est pas en soi nouveau,

si ce n'est qu'il s'applique aux éléments neufs de la lutte aérienne. Tous ceux qui décident les sacrifices et les fatalités sont à la mesure du personnage qui donne son sens au livre. Mais sans doute raisonnent-ils moins. La lutte morale dont M. de Saint-Exupéry a voulu nous saisir se prolonge parfois trop — au point de devenir une explication littéraire — pour ne pas réduire, à certains moments, la vérité du personnage créateur et ordonnateur de l'action. Par ailleurs, la physionomie est traitée avec la sobriété qu'il faut. L'émotion réelle du responsable se fait brève et sans contact devant la détresse de la femme du pilote disparu. Tout ce qui est contraire à l'action perd sa valeur déprimante dans ce roman de l'autorité. Certainement, et il faut le souhaiter, M. de Saint-Exupéry, déjà l'auteur de *Courrier Sud*, fera d'autres livres. Mais sans doute ne nous donnera-t-il rien au-dessus de ce livre dont la première glorification, par des suffrages féminins, reçoit une approbation immense.

M. Jean Fayard, le lauréat du prix Goncourt 1931, débuta dans les lettres avec *Oxford et Margaret*, un livre d'un ton vif et d'une écriture joueuse, que suivirent des chroniques et des nouvelles. Le roman couronné par les Dix : *Mal d'amour*, puise plus profondément aux sources qui détiennent nos poisons avec nos ivresses. Chacun porte, doit porter ou portera en soi le mal d'amour. Les passions sont de différentes sortes selon leur fatalité et leur saison. Il y a l'exaltation, instinctive et sommaire, du printemps. La sève agit presque seule, les raisons ne sont que des sensations. Ainsi se définit le cas de Jacques Dolent, le trop jeune ami de Florence Duthard : égoïsme, appétit, impatience des victoires faciles. Plus complète ou plus complexe, la passion mûrie de l'été est faite de tout et veut tout : cœur, sens, imagination. Elle se fixe avec plus de certitude et mène jusqu'au bout, durée ou désastre, l'aventure. Les passions tardives de l'automne, presque de l'hiver, s'obstinent dans un cruel effort de concessions. Dans le livre de M. Jean Fayard, le quadragénaire Guérette, un officier de marine démissionnaire par amour, représente l'été. L'automne, c'est le peintre Dougherty de qui Florence est le modèle incomparable. C'est dire que la femme est très belle. Le jeune Dolent n'aime que cette beauté. Il est un débutant, un inexpérimenté, un maladroit qu'une femme peut agréer pour un caprice physique, mais qui découragera vite tout ce qui, dans cette femme, complète et domine le geste d'amour. Dougherty, dont les œuvres ont fait la célébrité de cette forme féminine, pressent davantage les inconnus et les complexités de l'âme dissimulée dans cette chair. Dougherty est trop vieux, trop célèbre, à la fois trop comblé et trop indulgent pour fixer le désir, le besoin de don et d'abnégation de Florence, et ce sera l'homme de l'été, Guérette, qui sera, sur le plan de l'amour, l'homme de la révélation et de la stabilisation. Si Guérette n'hésite pas à sacrifier tout de lui, ambition, personnalité, destin, il sera, par contre, aimé lui-même jusqu'au sacrifice total, jusqu'à la misère désolante et destructrice. Car Florence donnera comme dénouement à cette triple aventure le drame de sa mort qui est un peu celui de *la Dame aux camélias*. Le chapitre — le plus réussi à mon sens — qui conclut le livre de M. Fayard nous montre les trois hommes ramenés par le même souvenir dans le décor où tout rappelle la disparue et où chacun souffre une dernière fois le mal de son amour : Jacques Dolent confessant les insuffisances de son avril ; Dougherty se résignant à tenir pour un bien les cruautés souffertes ; Guérette, muet, sombre, détruit, gardant le farouche secret de sa douleur inguérissable. L'amour vrai ne serait-il que l'amour malheureux ? Ne se révèle-t-il que sous le choc dont il est brisé, ou bien tiendrait-il tout entier dans l'effort qui se prodigue pour le conquérir ou le maintenir ? Le problème peut s'envisager sous ces divers aspects, que définit fortement le romancier, et sous d'autres encore. Le livre de M. Jean Fayard n'a point prétendu, j'imagine, résoudre cette énigme du pathétique humain et nous aurons encore de beaux livres tant qu'elle ne sera pas résolue.

Albéric Cahuet.

Vol de nuit, N. R. F. — *Mal d'amour*, Fayard, édit., 15 fr.



Une scène émouvante du dernier acte de *Fanny* : devant César (à gauche) et Marius (au centre), Panisse offre à Fanny de lui rendre sa liberté. — *Phot. E. Clair-Guyot.*

LES THÉATRES

Si imprudent qu'il soit de donner une suite à une pièce célèbre, même lorsqu'on en est l'auteur, M. Marcel Pagnol a gagné la partie : *Fanny*, qui continue *Marius* et lui succède au théâtre de Paris, va sans doute y connaître une aussi brillante carrière. On y retrouve les mêmes personnages, le même milieu, les mêmes galéjades, la même senteur de bouillabaisse et de goudron. Pourtant, il n'y a ni redites ni monotonie. M. Pagnol a su exploiter d'une façon nouvelle la situation que laissait en suspens, par son départ brusque, le jeune Marseillais qui avait sacrifié son amour à l'amour de l'aventure. Quelques semaines plus tard, tandis qu'il vogue sur l'océan Indien, Fanny s'aperçoit qu'elle va être mère. C'est le déshonneur pour la famille. Comment y échapper? Il y a bien Panisse, le veuf quinquagénaire, qui l'a demandée en mariage... Mais Fanny est loyale : elle lui avoue tout. Panisse exulte : avoir un fils, c'était le rêve de sa vie ! L'enfant naît. Il est choyé par tous avec une jalousie d'affection comique et touchante. Fanny, toujours mélancolique mais irréprochable, est devenue une dame qui a son auto et son chauffeur. Quelques mois s'écoulent. Un soir, Marius revient, désenchanté, comme le pigeon de la fable. L'excellent Panisse est prêt à lui rendre Fanny, mais pour l'enfant, jamais : c'est *son* fils ! Et Marius, vaincu par ce berceau, s'éloigne pour toujours. De ce mince sujet, M. Pagnol a tiré une comédie exquise, faite d'humour et d'attendrissement, où les sentiments profonds se traduisent par le plus simple langage et dont le dénouement est comme illuminé par la poésie de la paternité. Mlle Orane Demazis, fragile et émouvante, est encore Fanny, mais la révélation de la soirée a été celle de M. Charpin, passé au premier plan, en Panisse. M. Harry-Baur, grâce à sa maîtrise, a pu tenir le rôle de César, si fortement typé par M. Raimu, sans le faire regretter et sans l'imiter. MM. Berval — un Marius qui n'apparaît qu'au dernier tableau — Dulac, Vattier, Mmes Chabert, Mathis et quelques autres composent un savoureux ensemble.

La Bataille de la Marne, de M. André Obey, est moins une pièce qu'un poème tragique, une sorte de cantate sans musique et, par-dessus tout, un spectacle exactement conçu pour la réalisation scénique de la Compagnie des Quinze, au théâtre du Vieux-Colombier. Deux parties : la retraite désastreuse, puis le miracle de la victoire. Un messager, des groupes symboliques de femmes et de soldats, des couplets lyriques, le visage des deux Frances, celle qui se battait et l'autre qui attendait, anxieuse et meurtrie. Il fallait beaucoup de talent pour imposer à l'attention, et même à l'admiration, une œuvre aussi éloignée de nos habitudes et qui n'a peut-être de précédent que dans *les Perses*, d'Eschyle. Sa valeur a d'ailleurs été consacrée par l'Académie française qui lui a décerné le prix Brieux. Au même programme, *la Vie en rose*, de M. Armand Salacrou, a plus de singularité que d'originalité réelle. C'est une assez étrange évocation de tout ce qui put, à l'époque heureuse d'avant guerre, frapper l'imagination d'un enfant devenu aujourd'hui un « moins de trente ans » : quelque chose comme l'illustration animée, tantôt naïve et tantôt burlesque, du *1900* de Paul Morand.

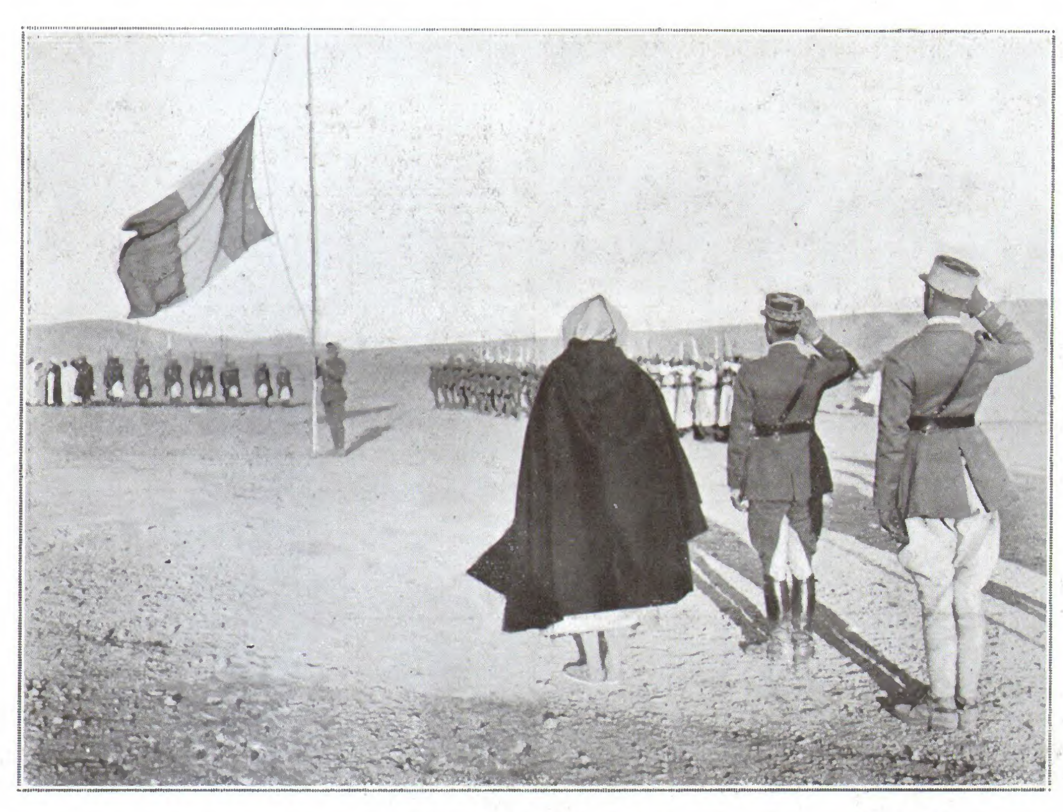
Le dédoublement de personnalité, qui a inspiré plus d'une pièce dramatique, peut aussi fournir les éléments d'une excellente intrigue comique. Les auteurs de *Mes femmes*, au Palais-Royal, s'en sont avisés et ils ont pris pour point de départ de leur comédie vaudevillesque un cas surprenant de psychiatrie. A deux mois de son mariage, un garçon un peu ridicule a été frappé d'amnésie et a disparu. Quand il vient retrouver sa fiancée, il est incapable de se rappeler ce qu'il a fait pendant ce temps. Il l'apprendra bientôt avec effarement : il a épousé une autre femme. Sur ce thème, MM. Pierre Veber et Duthil ont broché une suite de péripéties divertissantes qu'il suffisait aux interprètes de mettre en valeur. Ce fut chose facile pour une troupe éprouvée où MM. Louvigny, Duvallès, Mmes Mireille, Renée Varville et Germaine Michel mènent le jeu.

Au théâtre de l'Atelier, M. Charles Dullin a inauguré ses présentations de jeunes auteurs avec *Village*, de M. André de Richaud. C'est une paysannerie d'un cru savoureux qui décèle d'incontestables dons d'observation et de dialogue. Autour de la rivalité d'un rebouteux et d'un médecin nouveau venu, l'auteur a imaginé une multiplicité d'épisodes, peut-être même trop abondants, et quelques types parfaitement composés par M. et Mme Dullin et leur compagnie. — R. de B.

FÉLIX GALIPAUX

De Félix Galipaux, qui vient de mourir d'une crise cardiaque le 7 décembre, quelques jours avant son soixante et onzième anniversaire, on se rappellera surtout qu'il fut le Merle incomparable de *Chantecler*, sautillant et persifleur. Mais sa carrière, qui s'étend sur un demi-siècle, a été extraordinairement remplie : n'avait-il pas recensé lui-même qu'il incarna 384 personnages différents, dont 22 du répertoire classique, 204 créations et 158 reprises ! Né à Bordeaux le 12 décembre 1860, il avait obtenu son premier prix de comédie au Conservatoire, dans *les Précieuses ridicules*, en 1881. Il joua sur presque toutes les grandes scènes parisiennes. Il avait aussi écrit, seul ou en collaboration, de nombreuses pièces gaies et des monologues qu'il publia en plusieurs volumes sous le titre de *Galipettes* — le mot est resté — et qu'il récitait avec une verve irrésistible. C'est un genre où il excellait, autant que Coquelin cadet. Il avait récemment entrepris d'écrire des mémoires intitulés : *Ceux que j'ai connus*. Le premier volume, dont il a été parlé ici, a seul paru.

Phot. G.-L. Manuel.



Le général Catroux, ayant à sa gauche le pacha de Marrakech El Hadj Thami Glaoui, salue les couleurs françaises hissées pour la première fois à Todra.

PACIFICATION MAROCAINE

L'occupation de la merveilleuse vallée d'oasis que constitue le Todra, cet oued situé à l'extrémité nord-est de la région du djebel Sarro, réalisée le 18 novembre, sans coup férir, par le groupe mobile de la région de Marrakech, que conduit si brillamment le général Catroux, a trouvé son couronnement dans une grandiose cérémonie.

Le 22 novembre, au camp de Tinrir, sur l'oued Todra, en présence de détachements de toutes les armes qui forment le groupe mobile, de tous les officiers, de S. E. le pacha de Marrakech El Hadj Thami Glaoui qui accompagne la colonne, trois cents notables indigènes représentant à la fois toutes les fractions et tous les ksour de la grande vallée du Todra (soit au total une population de près de 20.000 habitants) sont venus offrir leur soumission au général Catroux et affirmer leurs sentiments d'obéissance et de respect au maghzen.

Conformément à la tradition, chaque délégation de notables a amené avec elle un taureau ou un bélier. Quarante animaux ont été ainsi sacrifiés sur-le-champ après que le général Catroux eut accepté les soumissions présentées par les indigènes.

C'est sans doute la première fois qu'on enregistre dans l'histoire de la pacification du Maroc une aussi importante cérémonie de « targuiba » après une aussi rapide et brillante occupation. Il est à signaler que pas un seul coup de feu n'a été tiré par nos troupes sur les rebelles.

UN PROPAGANDISTE FRANÇAIS : LE PÈRE LOBRY

Récemment s'est éteint, à Constantinople, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le Père Lobry, visiteur des prêtres de la mission, directeur des Filles de la Charité, qui était missionnaire en Orient depuis quarante-six ans.

Muni d'une instruction solide, organisateur puissant et plein de tact, le Père Lobry sut faire du collège Saint-Benoît, dont il fut nommé supérieur en 1886, un établissement d'enseignement de premier ordre, qui compte aujourd'hui 750 élèves, dont la majorité sont des Turcs.

Le Père Lobry jouissait d'un grand prestige en Orient, et plus d'une fois les hautes autorités françaises eurent recours à ses lumières et à ses conseils. C'est ainsi qu'il fut appelé à Lausanne, lors des négociations de paix avec la Turquie, pour donner son avis sur le régime futur des écoles françaises d'Orient. Il était commandeur de la Légion d'honneur.

LES EXPOSITIONS

La semaine dernière nous nous félicitions d'avoir visité les expositions de quelques artistes de la belle lignée française. Cette semaine n'est pas moins heureuse. Chez Druet c'est la féerie colorée de M. J. d'Espagnat. Qu'il y a de jeunesse, de lumière, de beauté saine et joyeuse dans ces œuvres qui ne craignent pas de paraître séduisantes ! M. d'Espagnat a été tout prêt d'être suspect parce qu'il était sensible aux souplesses des formes féminines, aux fraîcheurs des chairs de vingt ans. On vivait sous le règne d'un matérialisme épais et laid et cet artiste s'avisait d'aimer le charme, les harmonies légères et chaudes ! Il se tournait à la fois vers le dix-huitième et vers le romantisme, affublant de panaches des inspirations champêtres ou païennes. Il en tirait de l'équilibre et de la couleur, de la joie et du mouvement. Mais, par concession sans doute à l'esprit du temps, il abusait des libertés de l'improvisation et dissimulait trop souvent son savoir sous certaines mollesses de la forme. Que de beaux artistes vont se sentir libérés par la réaction que nous attendions et qui se manifeste enfin ! L'an dernier nous avions dit le plaisir délicat que nous avait valu une exposition d'études dans la même galerie. Le plaisir s'est accru cette année devant ces nus blonds, épanouis, émergeant de manteaux noirs ou s'accordant avec une chemise jaune, avec l'éclat d'une corbeille de fleurs. Sa grande décoration *Méditerranée* n'est pas le morceau que nous préférons ; ce n'est qu'un projet. Mais suivons M. d'Espagnat dans ses scènes d'intimité, à La Rochelle où se déploie sa fantaisie décorative, sur les quais et dans les jardins de Paris ; il nous découvre l'enchantement d'un poète qui exprime sa joie avec des accords de couleurs.

L'art de M. Goulinat (galerie Charpentier) est d'une espèce plus grave, plus réfléchie. Ses paysages se déroulent avec un équilibre médité de lignes et de volumes. Nous revenons là à la grande tradition, celle qui va de Poussin à Corot. Ce qui séduit surtout l'artiste, c'est l'étendue, la perspective des horizons, tout ce qu'embrasse sa vision, car il aime à reconstruire la nature dans son ampleur et sa solidité. Et une sorte de sérénité se dégage de si justes proportions. Ce n'est pas l'art d'un instant fugitif, d'une impression. Le paysage retient tout ce qui suggère la durée : Viviers installé sur sa colline aux larges assises, la plaine avec ses lignes couchées, la route creusée dans la lande de Bretagne, les quais rectilignes de Sète. Et si la vision se rétrécit ce sont les cyprès de Provence qui créent en verticales une nouvelle cadence. Partout se retrouve cet équilibre comparable aux mesures d'un vers classique. Belle exposition de grande tenue.

C'est aussi vers les sources de la tradition que se tourne M. Paul Hugues : Rome, la Provence, le Paris ancien. Mais nous connaissions déjà ses études d'Italie. Ce qui est bien nouveau ce sont ses notations sur les rives de la Seine, justes, sensibles, comme ce *Pont Marie* tout pénétré d'une atmosphère grise et légère.

Toujours dans la même galerie M. Lucien de Maleville nous apporte des visions justes de l'Espagne, des Pyrénées et de la Dordogne. Cet artiste s'applique à construire solidement ses paysages. Il n'a jamais été si nécessaire de souligner des efforts de ce genre.

JACQUES BASCHET.



AU CAMP DE TINRIR. — Trois cents notables, représentant tous les ksour de la vallée du Todra, se sont rassemblés amenant, en signe de soumission, des taureaux et des béliers qui seront égorgés devant le général Catroux.

LE TRAVAIL DES FEMMES, par Henriot.



— Quoi ! d'après vous, les femmes ne devraient plus travailler?
— Certainement !...



...Elles prennent la place des hommes, c'est scandaleux ! Et voilà pourquoi nous avons tant de chômeurs !



— Plus de besogne permise?
— Aucune... sauf pendant la guerre où nous tolérerons que vous soigniez les blessés...



...Et à la rigueur, quand les hommes se feront tuer, nous admettrons que vous vous occupiez des travaux des champs.



— Pas même le droit d'écrire?
— Défense absolue... il y a une crise de librairie. Les femmes peuvent vivre des romans, non les écrire.



— A quoi serons-nous bonnes, alors?
— Il y a crise de domestiques, vous les remplacerez...



...Vous devez vous occuper uniquement de vos enfants.
— J'en ai cinq et je suis veuve... qui me donnera de l'argent pour les élever?...



...Et les jeunes filles sans fortune?
— Si elles sont jolies qu'elles fassent un riche mariage !
— Oui, mais les laides?...



...Alors, plus même le droit de tricoter?
— Ne comprenez-vous pas que vous faites concurrence aux machines?



— D'où vient cette haine, docteur?
— D'une doctoresse qui a pris les trois quarts de mes malades, et, ce qu'il y a de navrant, de déplorable, c'est qu'elle les guérit !

Le Directeur : RENÉ BASCHET. — Imprimerie de *L'Illustration*, 13, rue Saint-Georges, Paris-9e (France). — L'Imprimeur-Gérant : JEAN BASCHET.



LES BONBONS QUI PARLENT

EN BOITES MÉTAL NICKELÉ ET GRAVÉ, AVEC DEVISES PLAISANTES OU SENTIMENTALES. CES BOITES A GRAND SUCCÈS SONT GARNIES DE NOS MEILLEURS CHOCOLATS OU DE BONBONS ACIDULÉS ET SONT EXPÉDIÉES FRANCO AU PRIX DE :

N° 1	Diamètre 8 c/m.	Prix fr.	40
N° 2	— 11 c/m.	—	65
N° 3	— 16 c/m.	—	110
N° 4	— 18 c/m.	—	165



PARIS

11, Boulevard de la Madeleine
47, Rue de Sèvres
1, Place Victor-Hugo
100, Avenue de la Muette
65, Rue la Boétie

■

NICE
CANNES
MONTE-CARLO
BORDEAUX
MARSEILLE
LE HAVRE
ETC...